

0422 .

Cosmopolite.

Novvelle Lvmière de la Physique Naturelle.

Traictant de la constitution generale
des Elements simples & des composez.

Abraham Pacard.

1618 .

Avertissement au lecteur.

Le format de ce document est une photocopie texte, c'est à dire est exactement conforme à l'original, au caractère près. Ainsi la pagination, le nombre de lignes par page et le nombre de caractères par ligne est respecté, permettant ainsi une recherche facile des références citées par d'autres auteurs.

Les éventuelles erreurs d'orthographe, de numéro de page, etc... du document sont en principe identiques à l'original. Cependant malgré le soin apporté à la mise en texte de cet ouvrage, il peut subsister des différences par rapport au texte original. En effet la procédure de création de ce fichier texte, à partir du livre original, nécessite un grand nombre d'opérations délicates, laissant place à d'éventuelles erreurs.

En cas de doute, prenez le soin de vérifier sur le texte original du livre papier.

COSMOPOLITE

NOUVELLE LUMIERE
de la Physique naturelle.

*Traictant de la constitution generale des
Elements simples & des composez.*

Traduit nouvellement de LATIN
EN FRANÇOIS.

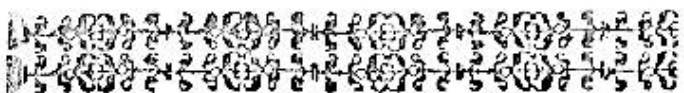
Par le Sieur DE BOSNAY.



A PARIS.

Chez ABRAHAM PACARD, rue saint
Jacques, au sacrifice d'Abraham.

M. DC. XVIII.



A

MONSIEUR

MONSIEUR DE
PVISIEUX, CONSEILLER
du Roy en ses Conseils d'Estat &
Priué, & Secretaire de ses Comman-
demens.



ONSEIGNEVR

*On lit d'Aristipus, que quel-
que couleur qu'il print en ses ve-
stemens, que quelque sorte d'habits qu'il por-
tast, quoy qu'il dist, quoy qu'il fist, c'estoit avec
une extrême bien-seance, ne pouuant offen-
ser ny en ses gestes, ny en ses paroles, voire
mesmes les plus seueres & critiques. Aussi
respondit-il fort à propos, lorsqu'on luy dit
que Diogenes luy reprochoit que s'il se vou-
loit contenter de viure de pain, d'eau, & de
quelques herbes, il n'auroit que faire de*
à ij

mendier la faueur des Roys, ny bastir sa fortune en l'esclauage de sa liberté.

----Si sciret inquit regibus vti
Non pranderet olus.

parlant & se mocquant de Diogenes. Car à la verité qui sçait user des choses en leur biais, & en leur vray sens, il ne peut ny offenser ny estre offensé de personne. Ce discours me seruira Monseigneur, comme d'excuse, pour addoucir ce qu'il y auroit de temerité en moy, vous adressant ces Traictez de la Philosophie Chimique, comme abhorrens de la profession à laquelle il a pleu à Dieu vous appeler, car une Ame bie~ nee, une Ame haute, une Ame releuee, prend toutes choses ainsi qu'il faut, ne se deprime, ne s'esleue, & ne s'esbranle de rien, demeurant tousiours ferme & stable sur la solidité de son cube, vray hierogliphique de la vertu. D'ailleurs, ceste partie de la science naturelle, bien qu'elle soit vilipendee, & mesprisee par les ignorans, & honnie, & descreee par les meschancetez & faussetez des Pseudophilosophes,

Sarlatans, affronteurs & trompeurs, elle a neantmoins en soy, en son interieur, en sa verité, c'est à dire en son vray biais, ie ne sçay quoy de haut, ie ne sçay quoy de sublime, ie ne sçay quoy de celeste, digne d'estre sceu, digne d'estre admiré par ces belles ames, par ces rares esprits que Dieu faict naistre parmy nous comme grands luminaires, pour esclairer nos obscuritez, & ausquels tout est bien seant quelque couleur, & quelque habit qu'ils portent, ne pouuant offenser personne, ny estre offensez de quelque chose que ce soit.

Je prens donc la hardiesse, Monseigneur, avec ceste precaution de faire voir au public ceste version en langage vulgaire, & pour la seconde edition, sous la faueur & protection de vostre nom, non que ie croye que vous ayez iamais appliqué vostre esprit, ou occupé vostre main à la recherche, & pratique de ceste plus que douteuse science (& qui croiroit aussi que vos plus graves, & serieuses occupations, vous en donnassent le loisir?) mais pource que i'ay estimé, nec vana fides,
à iij

que vostre rare esprit, que vostre haut iugement, pourroit plus equitablement iuger du fonds de ceste doctrine, & plus facilement digerer les aigreurs & amertumes qui se lisent en ses axiomes, & finalement prendre le tout selon son vray biais, & son vray sens. Quoy que ce soit, vous prendrez s'il vous plaist en bonne part ma bonne volonté, ne la mesurant pas selon la vilité ou bassesse du subiect, mais selon la candeur & sincerité de mon affection, pour demeurer à iamais,

MONSEIGNEUR,

Vostre tres-humble & tres-
obeyssant seruiteur.
DE BOSNAY.



P R E F A C E.

*Aux vrays, & naïfs Inquisiteurs de l'Art
Chimique, & enfans legitimes
d'Hermes.*



ONSIDERANT en moy-mesme Lecteurs beneuoles) combien de liures faux, combien de fausses recettes fabriquees & composees par les imposteurs de ce temps, tombent entre les mains, & viennent à la cognoissance des indagateurs & curieux des choses naturelles & occultes, par lesquels faux liures plusieurs par le passé ont esté trompez, & le sont encores pour le iourd'huy ceux qui viuent. I'ay estimé que ie ne pouuois rien faire de plus vtile & profitable aux vrays fils & heritiers de la science, que de leur communiquer le Talent qu'il a plu à ce grand Dieu pere des lumieres me donner à fiance, & comme en depost, à fin que nos nepueux croyent, & cognoissent quelque iour, que ceste benediction singuliere de la science Philosophique a esté octroyée à quelques signalez personnages,

à iiij

P R E F A C E.

non seulement és siecles passez, ains encores pendant nos iours. Je n'ay point esté d'aduis, pour certaines causes de publier mon nom, desquelles la principale est, que en cecy ie ne recherche point d'estre loué & estimé, ains seulement le profit & vtilité des amateurs de la Philosophie. Aussi ie laisse librement ceste auidité de gloire à ceux qui ayment mieux sembler estre gens de bien, que de l'estre tout à faict. Or ce que i'escris icy pour assertion & attestation de la verité indubitable de la Philosophie, bien que ce soit en peu de paroles; le tout dis-ie a esté tiré de l'experience manuelle que i'en ay faicte, par la grace du Tres-haut, ce que ie dis à fin que les curieux & affectionnez à cette loüable science, ne delaisse iamais l'exercice, & pratique de si belles choses, & par mesme moye~ ie les puisse asseurer à l'encontre de ceste miserable troupe de Sarlatans, tro~peurs, & vendeurs de fumee, à qui rien n'est si doux que de tromper. Ce ne sont point des songes comme parle le vulgaire ignorant. Ce ne sont point de vains Commentaires de quelques esprits oyseux, comme les fols estiment, que ceste science. C'est la pure & mesme verité, laquelle comme amateur d'icelle, ie n'ay peu ny deu celer ny cacher, & moins passer sous silence, pour

P R E F A C E.

le support, & confirmation de la science Chimique, tant descrite sans l'auoir merit , bien que neantmoins la verité ne puisse sortir en public qu'avec grande crainte en ce temps & regne malheureux, où le vice & la vertu marchent   l'esgal, & où l'ingratitude, & l'infidelité rendent les hommes indignes de ce grand thresor. Il est bien vray que ie pourrois mettre en ieu plusieurs graues auteurs pour tesmoins de sa certitude, selon le commun & vnanime consentement de toute la venerable antiquité, consentement dis-je, vniuoque, bien que tiré de plusieurs & diuerses natio~s: Mais ce qui est attesté & confirmé par l'experiance n'a besoin d'autre preuue. Il n'y a pas long temps, & i'en parle comme s auant, que plusieurs de grande & basse qualité, ont veu ceste Diane toute n e. Et combien qu'il se trouue certains hommes mal nez, qui par enuie ou par malice, ou de crainte que leurs impostures ne soient decouuertes, crient incessamment, que par vn certain artifice, qu'ils couurent sous vne vaine ostentation de paroles fastueuses & ampourees, l'on peut tirer l'ame de l'or, qu'ils appellent teinture, & estre remise par projection sur vn autre corps, ce qui ne se faict, s'il se faict, qu'avec vn grand detrimet, & vne

P R E F A C E.

gra~de perte de temps, de labeur, & d'argent. Il faut neantmoins que tous les fils d'Hermes sçachent, & tiennent pour certain, que ceste telle quelle extraction d'ame qu'ils appellent soit de Sol, soit de Lune, par quelque voye sophistique qu'elle se face, n'est autre chose que vaine persuasion, ce que plusieurs ne croyent pas, mais ils sont contraints de le croire par l'experience seule & vraye maistresse de la verité, & c'est à leur dommage. Au contraire, quiconque pourra sans dol ny sans fraude teindre reellement le moindre metal du monde, soit avec profit, soit sans profit, en couleur de Sol ou de Lune, demeurant & resistant à toute sorte d'examens: ie peux hardiment asseurer que les portes de la Nature sont ouuertes à celuy-là pour rechercher plus outre, & de plus hauts secrets, & mesmes les acquerir, avec la grace & benediction de Dieu. Or est-il que i'offre donc ces Traictez cy aux enfans de la science, à fin que estudians, & mettans toute leur cogitation, & force d'esprit, à la recherche des occultes operations de la Nature, ils puissent cognoistre au vray la verité des choses, & la Nature mesme, enquoy seulement consiste toute la perfection de ce saint Art Philosophique, pourueu qu'on chemine

P R E F A C E.

par le chemin Royal, c'est à dire par le chemin que la Nature nous monstre en toutes ses operations. Et c'est pourquoy i'admoneste, & aduertis icy le Lecteur beneuole, qu'il ne iuge point de mes escrits selon l'escorce & sens exterieurs des paroles, ains plustost par la force de la Nature, de peur qu'il ne deplore à la fin son bien, son temps, & son labeur, considerant que cette science n'est point vne science de fols & d'ignorans, ains une science des Sages, desquels l'intention est toute autre que ne la peuuent comprendre, tous ces glorieux Trasons, tous ces doctes mocqueurs, tous ces hommes vicieux, & peruers, qui ne se pouuans mettre en reputation par leurs propres vertus, taschent de le faire en calomniant les autres, ny tous ces vagabonds & ignorans souffleurs, qui ont ja presque trompé tout le monde avec leurs blanchissemens & rubification, non sans tres-grande diffamation & ignominie de ceste noble science. Car c'est vn don de Dieu, & est tres-certain qu'on n'y peut paruenir si ce n'est par la grace de Dieu, qui vienne à illuminer l'esprit de celuy qu'il cognoist veritablement estre humble & patient, ou bien par la reuelation & demonstration d'un maistre fidele & expert, c'est pourquoy Dieu

P R E F A C E.

reiette tousiours à bon droit ceux qui sont hors de sa crainte. Au reste, ie prie instamment tous les fils de l'Art, qu'ils prennent en bonne part l'enuie que i'ay de leur faire plaisir, & lors qu'ils auront fait Manifeste ce qui est Occulte, & qu'ils seront arriuez au port désiré par la grace de Dieu, & par leur labeur constant, ils chassent de leur compagnie tous les indignes (selon l'exemple de tous les Philosophes) c'est à dire, tous les meschans, & se ressouuenans de leur prochain pauvre & incommodé, se ressouuenans dis-ie de leur prochain d'une ressouuenance qui soit selon la crainte de Dieu, & sans ostentation, ils chantent loüanges eternelles, à Dieu trois fois tres-grand autheur de ce don special qu'il leur a releué, vsant d'iceluy sans abus, & cachant dans leur sein sans en faire semblant.

La simplicité est le vray seau de la verité.

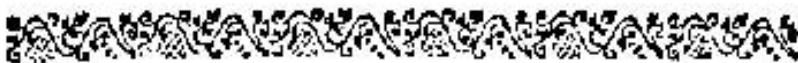


TABLE OV SOMMAIRE

des Traictez du Cosmopolite, ou
nouuelle lumiere Chimique.

- I. **D**e la Nature, que c'est que la Nature, & quels doiuent estre les scrutateurs d'icelle.
- II. Quelle est l'operation de la Nature en ce que nous nous proposons, & touchant le sperme que nous cherchons.
- III. De la vraye & premiere matiere des metaux.
- III. De la generation des metaux, & comme elle se faict dans les entrailles de la terre.
- V. De la generation de toutes les especes de pierres.
- VI. De la seconde matiere, & comme les choses se putrefient.
- VII. De la vertu de la seconde matiere.
- VIII. De l'Art, & en quelle façon la nature trauaille sur la semence.
- IX. Du meslange & commixtion des metaux, & en quelle maniere il faut tirer la semence metallique.
- X. De la generation supernaturelle du fils du Soleil.
- XI. De la pratique & confection de la pierre, & comment il faut faire la teinture selon l'Art.

XII. *De la pierre & de sa vertu.*

*Epilogue, Sommaire, & conclusion des douze
Traictez cy dessus.*

Enigme Philosophique du mesme autheur.

*Dialogue de Mercure, de l'Alchymiste, & de
Nature.*



DE LA



*D E L A N A T V R E E N
general. Que c'est que la Nature,
& quels doiuent estre les
scrutateurs d'icelle.*

TRAICTE' I.



PLVSIEVRS hommes sages & tres-doctes ont par cy deuant (voire mesmes selon le tesmoignage d'Hermes deuant le deluge) escrit plusieurs preceptes touchant la confection de la pierre des Philosophes, & nous en ont laissé tant d'escrits, que si la Nature ne faisoit tous les iours deuant nos yeux des effects admirables, & lesquelles nous ne pouuons nier, ie croy qu'il n'y auroit personne qui estimast qu'il y eu vne Nature au monde, veu la multitude des inuentions & des inuenteurs qui sont en ce temps. Aussi nos predecesseurs sans s'amuser à ces vaines recherches, ne consideroient autre chose que la Nature & la possibilité ou puissance d'icelle. Et bien qu'ils ayent de-

meuré en ceste voye simple de Nature, ils ont neantmoins trouué tant de choses, qu'à grand peine les pourrions-nous imaginer avec toutes nos subtilitez multitude d'inuentions. Et ce qui est cause de cela, c'est que la Nature & la generation ordinaire des choses qui croissent sur la terre, nous semble trop simple & de trop peu d'effect pour y employer la pointe de nostre intellect, qui ne s'exerce cependant qu'à imaginer des choses subtiles, non qui nous soyent cogneuës, mais qui ne se peuuent faire, ou difficilement se peuuent faire. C'est pourquoy il ne se faut esmerueiller s'il nous arriue d'excogiter plus facilement quelques certaines subtilitez, voire telles qu'à la verité les vrayes Philosophes n'eussent peu presque imaginer, que de paruenir au vray cours de la Nature & à leur intention. Mais quoy? telle est l'humeur naturelle des hommes de ce siecle, telle est leur inclination, de negliger ce qu'ils sçauent, & rechercher tousiours plus outre quelque chose de nouueau: que feront donc les entendements humains, ausquels la Nature est subiette? Comme pour exemple, vous verrez vn artisan qui aura recherché la perfection de son art, il en cherchera vn autre, ou bien passera plus outre, ou le laissera là du tout.

Ainsi la genereuse Nature agit sans intermission, iusques à son Iliade, c'est à dire, iusques à son dernier terme, & puis cesse. Car dès le commencement luy a esté concedé de s'ameliorer en son cours, & posseder en fin vn repos solide & entier, auquel pour cest effect elle tend de tout son pouuoir, se resiouysant de sa fin, comme les formis se reiouysent de leur vieillesse, qui leur donne des aisles à la fin de leurs iours. De mesme façon nos esprits ont procedé si auant, principalement en l'art & pratique Philosophique, que nous en sommes presque venus iusques à l'Iliade ou dernier but. Car les Philosophes de maintenant ont trouué de telles subtilitez, qu'il est presque impossible d'en trouuer de plus grandes, & different de l'art des anciens Philosophes, comme l'orlogerie est differente de la simple serrurerie. Car combien que le serrurier & l'orloger manient le fer tous deux, & qu'ils soient maistres en leur art, l'vn neantmoins ignore l'artifice de l'autre. Si bien que ie m'asseure que si Hermes, Geber, & Lulle, subtils & profonds Philosophes, estoient maintenant au monde, ils ne seroient estimez par ceux du iourd'huy que pour disciples, à grand' peine pour Philosophes, tant est vaine nostre presumption.

Aussi, sans doute, ces grands hommes là ignoroient tant d'inutiles distillations, vsitées aujourdhuy, tant de circulations, tant de calcinations, & tant de vaines operations que nos modernes ont inuentees, n'ayant pas bien recogneu la lecture des liures de ces bons & doctes personnages anciens. Ainsi ces modernes n'ont manqué que d'une chose, c'est de sçauoir seulement ce que les Anciens ont sceu, qui est la teinture Physique. Et au contraire, extrauagans qu'ils sont, en la cherchant ils rencontrent autre chose: mais n'estoit que tel est l'instinct naturel de l'homme, & que la nature n'vsast en cecy de son droict, à grand'peine nous desuoyerions nous. Pour retourner doncques à nostre propos, i'ay promis en ce premier Traicté d'expliquer la Nature, à fin que nos vaines imaginations ne nous destournent de la vraye & simple voye. Je dis donc que la Nature est vne, vraye, simple, entiere en son estre, & laquelle Dieu a constituee deuant tous les siecles, & luy a enclos vn certain esprit vniuersel. Il faut neantmoins noter que le terme de la Nature est Dieu, comme il en est le principe, car toute chose finit en ce enquoy elle a pris son estre & son commencement. I'ay dit qu'elle est vnique, & par laquelle Dieu faict

tout ce qu'il faict, no~ que ie die qu'il ne peust rien faire sans elle (car c'est luy qui l'a faicte, & il est Tout-puissant) mais il luy a pleu ainsi: & il l'a fait. Toutes choses prouiennent de ceste seule & vnique Nature, & n'y a rien en toute la terre hors icelle Nature. Que si quelques-fois nous voyons arriuer des auortons, c'est la faute du lieu ou de l'artisan, & no~ pas de la Nature. Or ceste Nature est diuisee en quatre principales regions ou lieux où elle faict tout ce qui se void, & tout ce qui est caché: car sans doute toutes choses sont plustost à l'ombre & cachees, que veritablement elles apparoissent: Elle se cha~ge au masle & à la femelle, & est accomparee au Mercure, pour ce qu'elle se ioint à diuers lieux, & selon les lieux de la terre bons ou mauuais, elle produit chaque chose, bien qu'à la verité il n'y ayt point de mauuais lieux en terre comme il nous semble. Il y a quatre qualitez elementees en toutes choses, lesquelles ne sont iamais d'accord, car l'vne excede tousiours l'autre. Notez do~c que la Nature n'est point visible, bien qu'elle agisse visibleme~t, car ce n'est qu'un esprit volatil, qui fait so~ office és corps, & a son siege & son lieu en la volonté diuine. Et en cest endroit elle ne nous sert d'autre chose sinon à fin que nous sçachions co-

gnoistre les lieux d'icelle, & principalement ceux qui luy sont plus proches & plus conuenables, & à fin que nous sçachions conioindre les choses ensembles selon la Nature, de peur de conioindre le bois à l'homme ou le beuf avec le metal, ains au contraire qu'un semblable agisse sur son semblable, car alors la Nature ne faillira de faire son office. Or le lieu de la Nature n'est ailleurs qu'en la volonté de Dieu comme nous auons dit.

Les scrutateurs de Nature doiuent estre tels qu'elle est, vrais, simples, patiens, constants, &c. & ce qui est le principal poinct, pieux, craignant Dieu, & ne nuisans aucunement à leur prochain, puis apres qu'ils considerent si ce qu'ils se proposent est selon la Nature, s'il est possible & faisable, & cela qu'ils l'apprennent par exemples apparents, à sçauoir avec quoy se faict toutes choses, comment & avec quel vaisseau Nature trauaille. Car si simplement tu veux faire quelque chose comme faict la Nature, suy la, mais si tu veux faire quelque chose de plus excellent, regarde en quoy & par quoy elle l'ameliore, & tu trouueras que c'est tousiours avec son semblable. Comme pour exemple, si tu veux estendre la nature intrinseque de quelque metal plus outre que la Nature, il te

faut prendre Nature metallique, & ce encore au masle & en la femelle, autrement tu ne feras rien. Car si tu pense faire vn metal d'vne herbe tu traueilleras en vain, comme aussi d'un chien tu ne scaurois produire vn arbre.

*De l'operation de la Nature en nostre
proposition & semence.*

T R A I C T E' II.

I 'AY dit cy dessus que la Nature est vni-
que, vraye, & par tout apparente, conti-
nuë, qu'elle est cogneuë par les choses qu'elle produit, comme bois, herbes, &c. Je vous ay dit aussi que le scrutateur d'icelle doit estre de mesme, veritable, simple, patient, constant, & appliquant son esprit à vne chose tant seulement. Il faut maintenant parler de l'action de la Nature. Or notez que tout ainsi comme la Nature est en la volonté de Dieu, & que Dieu l'a creëe & l'a mise en toute imagination, de mesme la Nature s'est faicte vne semence ès Elements procedante de sa volonté: la verité est qu'elle est vni-
que, & toutesfois elle produit choses diuerses, mais neantmoins elle ne produit rien sans sper-

me. Car la Nature faict tout ce que veut le sperme, & elle n'est que comme l'instrument de quelque artisan. Le sperme donc d'une chacune chose est plus duisant & plus vtile à l'artiste que la Nature: car par la nature seule vous ne ferez non plus sans sperme qu'un orfeure pourroit faire sans feu, ou le laboureur sans grains. Ayez donc ceste semence ou sperme, & sans doute la Nature sera preste de faire son deuoir soit à mal soit à bien. Elle agit sur le sperme comme Dieu sur la libre volonté de l'homme. Et en cela il me semble qu'il y a un grand miracle, que la Nature obeyse à la semence, non forcee toutesfois, mais de sa propre volonté, comme aussi Dieu accorde à l'homme tout ce qu'il veut, non forcé toutesfois, ains de sa libre volonté. Et c'est pourquoy il a donné à l'homme le liberal arbitre, soit au bien soit au mal. Le sperme donc c'est l'Elixir ou la quinte-essence d'une chacune chose, ou bien encores la parfaicte & accomplie decoction & digestion d'une chacune chose ou le baulme du soulfre, qui est une mesme chose que l'humide radical des metaux. Nous pourrions à la verité icy faire un grand & ample discours de ce sperme, mais nous ne voulons tendre à autre chose qu'à ce que

nous auons proposé. En cest art les quatre Elements donc engendrent ce sperme par la volonté de Dieu & par l'imagination de la nature: car tout ainsi comme le sperme de l'homme à son centre ou receptacle co~uenable dans les reins, de mesme les quatre Elements, par vn mouuement infatigable & perpetuel, chacun selon sa qualité, ietteront leur sperme au centre de la terre où il est digeré, & par le mouuement poussé dehors. Mais quant au ce~tre de la terre, c'est vn certain lieu vague où rien ne peut reposer en l'excentre (s'il faut ainsi parler) ou à la marge & circonference du centre, les quatre Elements iettent leurs qualitez: co~me l'homme iette sa semence dans l'habitable de la femme, dans lequel il ne demeure rien de la semence, mais apres que la matrice en a prins vne deuë portion, elle iette le reste dehors. De mesmes arriue-il au centre de la terre, que la force Magnetique ou Aymantine de la partie de quelque lieu attire à soy ce qui luy est propre pour enge~drer quelque chose, le reste elle le pousse dehors pour en faire des pierres & autres excrements. Car toutes choses ont leur origine de ceste fontaine, & rien ne naist en tout le monde que par l'arrousement de ses ruisseaux. Co~me pour exe~ple, que l'on mette

sur vne table bien polie vn vaisseau plein d'eau lequel soit colloqué au milieu d'icelle, & à l'enuiron qu'il y ayt plusieurs choses & plusieurs couleurs, & entre-autres choses qu'il y ayt du sel, & chaque chose separément colloquee: puis que l'on espanche l'eau, vous la verrez couler deçà & delà, & que ce ruisseau cy venant à rencontrer la couleur rouge se rubifiera avec icelle, celui là passant par le sel deuiendra salé & ainsi des autres: car la verité est que l'eau ne change point les lieux, mais la diuersité des lieux change l'eau. De mesme la semence ou sperme ietté par les quatre Elements au centre de la terre, passe par diuers lieux, tellement que chaque chose naist selon la diuersité des lieux: si il paruient à vn lieu ou il rencontre la terre & l'eau pure, il se faict vne chose pure. La semence & le sperme de toutes choses est vniue, neantmoins il se procree diuerses choses, comme il appert par l'exemple suyuant: La semence de l'homme est vne semence noble, au moins créée pour la generation de l'homme, si l'homme neantmoins en abuse, ce qui est en son liberal arbitre, il en naist vn auorton ou vn Monstre, estant la Nature vniue, & la semence ne trouuant pas le lieu qui luy est conuenable: comme si par vne in-

humaine & detestable commixtion des hommes avec les bestes il naissoit diuerses sortes d'animaux semblables aux hommes. Car sans doute il arriue infailliblement que si le sperme entre au centre, il en naist ce qu'il en doit naistre, mais si tost qu'il est venu en vn lieu certain, & qui le conçoit, il ne change plus alors de forme. Toutesfois tant que le sperme est dans le centre, il se peut de luy aussi tost creer vn arbre qu'un metal, vne herbe qu'une pierre, & l'une chose plus pure que l'autre, selon la pureté des lieux. Mais il nous faut dire maintenant en quelle façon les Elements engendrent ceste semence. Il faut donc noter qu'ils sont quatre, deux desquels sont graues, & deux autres legers: deux secs, & deux humides, toutesfois l'un extremement sec, & l'autre extremement humide, & en outre sont masculins & feminins. Or vn chacun d'iceux est tres-prompt à produire choses semblables à soy en sa sphere; car ainsi l'a voulu le Tres-haut. Ces quatre ne reposent iamais, ains agissent continuellement l'un en l'autre, & vn chacun pousse de soy, & par soy ce qu'il a de plus subtil, & ont leur rendez-vous general au centre, & dans le centre est l'Archæus seruiteur de Nature qui venant à mesler ces spermes là les iette

dehors. Or vous pourrez voir plus à plain en la conclusion de ces douze traictez comment cela se faict.

*De la vraye & premiere matiere
des metaux*

TRAICTE' III.

L A premiere matiere des metaux est double, mais neantmoins l'une sans l'autre ne cree point vn metal, la premiere & la principale est vne humidité de l'air meslee avec chaleur, & ceste humidité les Philosophes l'ont appelee Mercure, lequel est gouuerné par les rayons du Soleil & de la Lune, en nostre mer Philosophique, la seconde est la chaleur de la terre qu'ils appellent soulfre, mais d'autant que tous les vrayes Philosophes l'ont caché le plus qu'ils ont peu, nous au contraire l'expliquerons le plus clairement que nous pourrons, principalement le poids, lequel ignoré tout est destruit, & de là il arriue que plusieurs d'une bonne chose produisent des auortons: car tels il y en a-il qui prennent tout le corps pour la matiere ou semence, les autres n'en prennent qu'un mor-

ceau, & tous se desuoyent du droict chemin: comme par exemple, si quelqu'un estoit si idiot que de prendre le pied d'un homme & la main d'une femme, & qu'il presumast de là pouvoir faire un homme, il n'y a celuy pour ignora~t qu'il soit, qui ne iuge bien que cela est impossible, car en tout corps quelconque il y a un centre & un lieu certain ou le sperme se repose, & est comme un point, comme environ la mille deux-centiesme partie du corps, pour petit qu'il soit, voire mesme en un grain de froment, & cela ne peut estre autrement. Aussi c'est folie de croire que tout le grain ou tout le corps se conuertist en semence, il n'y en a qu'une petite scintille, laquelle est preseruee & gardee de toute excessiue chaleur & froideur par son corps, si tu as des oreilles & de l'entendement prens garde icy, & tu seras asseuré contre ceux no~ seulement qui ignorent le vray lieu de la semence, & veulent prendre tout le corps au lieu d'icelle, mais encores contre ceux qui s'amusement à une vaine dissolution des metaux, s'efforçant de les dissoudre tout entierement, à fin de creer un nouveau metal de leur mutuelle commixtion, mais les bonnes gens s'ils consideroie~t le progrez de la Nature, ils verroient clairement que la chose va bien autrement:

Car il n'y a metal si pur qu'il soit qu'il n'aye des impuritez, plus toutesfois l'un que l'autre; Toy doncques, amy Lecteur, pren garde au point de la Nature, & tu as assez, mais tien ceste maxime asseuree qu'il ne faut point chercher ce point aux metaux du vulgaire, car il n'y est point, aussi sont-ils morts, & les nostres au contraire vifs & ayans esprit, & c'est ceux-là de par Dieu qu'il faut prendre: car il faut que tu sçaches que la vie des metaux n'est autre chose que le feu, cependant qu'ils sont encores en leur premiere matiere, & leur mort est le feu, mais c'est le feu de fusion. Or la premiere matiere des metaux est vne certaine humidité meslee avec vn air chaud, en semblance d'une eau grasse adherante à vne chacune chose pure ou impure qu'elle soit: en vn lieu pourtant plus abondamment qu'en l'autre: ce qui se faict, parce que la terre est en vn endroit plus ouuerte & poreuse, & ayant vne plus grande force attractive qu'en vn autre. Elle prouient quelquefois & paroist au iour de soy-mesme, mais vestuë de quelque robe, & principalement aux endroits où elle n'a à quoy adherer, & se cognoist ainsi, par ce que toute chose est composee de trois principes. Mais en la matiere des metaux elle est vnique & sans

conionction, excepté sa robe ou son ombre qui est son soulfhre.

*En quelle façon les metaux sont engendrez
aux entrailles de la terre.*

TRAICTE' IV.

LES metaux sont produits en ceste façon. Apres que les quatre Elements ont poussé leur force dans le centre de la terre, l'Archaeus en distillant par la chaleur d'un mouvement perpetuel les sublime à la superficie de la terre, car la terre est poreuse, & le vent en distillant par les pores de la terre se resout en eau, d'où naissent toutes choses: sçachent doncques les enfants de doctrine que le sperme des metaux n'est point diuers du sperme de toutes les choses qui sont au monde, qui est à sçauoir vne vapeur humide. C'est pourquoy les Alchymistes en vain recherchent la reduction des metaux en leur premiere matiere, qui n'est autre chose qu'une vapeur. Aussi les Philosophes n'ont point entendu ceste premiere matiere, ains seulement la seconde, comme dispute tres-bien Bernard Treuisan, combien qu'à la verité ce soit un

peu obscurément, par ce qu'il parle des quatre Elements, il a neantmoins entendu cela: mais il parle seulement aux fils de doctrine. Quant à moy, à fin de descouurir plus ouuertement la Theorique, i'ay voulu icy aduertir tout le monde de laisser là tant de solutions, tant de circulations, tant de calcinations, & reiterations, puis que c'est en vain que l'on cherche cela en vne chose dure qui de soy est molle, & partant ne cherchez donc plus ceste premiere matiere, mais la seconde, à sçauoir telle que si tost qu'elle est conçeuë, elle ne peut changer de forme: que si quelqu'un demande comme est-ce que le metal se peut reduire en ceste seconde matiere, ie respons que ie suy en cela l'intention des Philosophes: mais i'y insiste plus que les autres, à fin que les enfants de la science entendent le sens des Autheurs & non pas les syllabes, & que là où la Nature faict fin és corps parfaits metalliques, là il faut que l'Art commence. Mais pour retourner à nostre propos (car nous n'entendons parler icy seulement de la pierre) traictons vn peu de la matiere des metaux. I'ay dit vn peu au parauant que toutes choses sont produites par vn air liquide & vapoureux que les Elements distillent dans les entrailles de la terre par vn continuel

nuel mouuement, & si tost que l'Archaeus le prend, il le sublime par les pores, & le distribuë par sa sagesse à vn chacun lieu, & ainsi par la varieté des lieux les choses prouiennent & naissent diuerses, comme nous auons dit cy dessus. Il y en a qui estime que le Saturne a vne semence, l'or vne autre, & ainsi chaque metal, mais ceste opinion est vaine, car il n'y a qu'une vnique semence, tant au Saturne qu'en l'or, en l'argent, & au fer. Mais le lieu de leur naissance a esté cause de leur difference, si tu m'entends comme il faut, encores que la Nature en la procreation de l'argent a plustost acheué son oeuvre que en celle de l'or: Car qua~d ceste vapeur que nous auons dit est sublimée au centre de la terre, il est necessaire qu'elle passe par des lieux, ou secs, ou chauds, si elle passe do~c par des lieux chauds & purs, ou vne certaine graisse de soulfre adhère aux parois, alors icelle vapeur, laquelle les Philosophes ont appelé leur Mercure, s'acco~mode & se ioint à ceste graisse, laquelle elle sublime par apres avec soy, & de ce meslange se fait vne certaine vinctuosité, qui laissant le no~ de vapeur prend le nom de graisse, & venant puis apres à se sublimer en autres lieux qui ont esté nettoyez par la vapeur precedente, & là où la terre est

subtile, pure & humide, elle emplit les pores de ceste terre, & se joint à icelle, & ainsi il se faict de l'or. Que si ceste vnctuosité ou graisse paruient à des lieux impurs & froids, c'est là que s'engendre le Saturne, & si ceste terre est pure, mais meslee de soulfhre alors s'engendre le Venus: Car tant plus le lieu est pur & net, & tant plus purs sont les metaux qu'il procree: Aussi il faut noter que ceste vapeur sort continuellement du centre à la superficie, & en allant elle purge les lieux: C'est pourquoy il arriue qu'aujourdhuy se trouuent des mines là où il y a mille ans qu'il n'y en auoit point: car ceste vapeur par son continuel progrez subtile tousiours le crud & l'impur, tirant aussi successiuelement le pur avec soy: & voila la reiteration ou circulation de Nature, laquelle sublime tant de fois, produisant choses nouuelles iusques à ce que le lieu est entierement bien depuré, & tant plus il est nettoyé, tant plus belles & nettes choses il produit. Mais en Hyuer quand la froideur de l'air vient à resserrer la terre, ceste vapeur vnctueuse vient à se congeler, puis retournant le Printemps elle se resout, se mesle avec la terre & avec l'eau, & delà se faict la magnésie, tirant à soy vn semblable Mercure de l'air, qui donne vie à tous les

trois par les rayons du Soleil, de la Lune, & des Estoiles, & ainsi sont produites les herbes, les fleurs, & choses semblables, car la Nature ne demeure iamais vn moment de temps oysive: mais les metaux au contraire sont engendrez en ceste façon, par vne longue distillation la terre est purgee, puis à l'arriuee de ceste vapeur vinctueuse ou graisse ils sont procreez, & non comme quelques vns vainement estiment, interpretans en cela sinistrement les escrits des Philosophes.

De la generation de toute sorte de pierre.

TRAICTE' V.

LA matiere des pierres est toute telle que des autres choses, & selon la pureté des lieux, elle naist de ceste façon. Quand les quatre Elements distillent leur vapeur au centre de la terre, l'Archaeus la repousse & sublime tellement que passant par les lieux & par les pores de la terre, elle attire quant & soy toute l'impurité de la terre iusques à la superficie, là où estant, elle est par l'air congelée, parce que tout ce que l'air pur engendre, il est congelé par l'air crud, aussi l'air a in-

grez dans l'air, & se ioignent l'un l'autre, car Nature s'esioiuit de sa Nature, & ainsi se font les pierres & les rochers pierreux, selon la grandeur ou petitesse des pores de la terre, lesquels tant plus ils sont grands, & tant mieux est purgé le lieu, car passant par ce soupirail vne plus grande chaleur, & vne plus grande quantité d'eau, plus grande en est la depuration des lieux, esquels par ce moyen plus commodément naissent les metaux, comme tesmoigne l'experience, & qui nous apprend qu'il ne faut point chercher l'or ailleurs qu'és montagnes, parce que difficilement se trouue-il dans les campagnes, qui sont lieux ordinairement humides & marescageux, non à cause de ceste vapeur que i'ay dit, mais à cause de l'eau Elementaire, laquelle attire à soy la dite vapeur de telle façon qu'ils ne se peuuent separer, si bien que le Soleil venant à la digerer, en faict de l'argile de laquelle vsent les potiers: mais aux lieux où il y a vne grosse arene, & ceste vapeur n'a point de soulfhre conioint avec soy en ces lieux là, comme és prez elle cree des herbes & du foin. Il y a encores d'autres pierres precieuses comme le Diamant, le Ruby, l'Esmeraude, Crisoperas, l'Onix, & l'Escarboncle, lesquelles sont engendrees en ceste façon.

Quand ceste vapeur de Nature se sublime de soy-mesme sans ce soulfhre ou vnctuosité que nous auons dit, & qu'elle rencontre vn lieu d'eau pure de sel, alors se font les Diamans, & cela és lieux tres-froids, esquels ne peut paruenir ceste graisse, parce que si elle y arriuoit elle empescheroit cest effect. Car on sçait bien que l'esprit de l'eau se sublime facilement & à petite chaleur, non pas l'huile ou graisse qui ne peut s'esleuer qu'à force de chaleur & ce en lieux chauds, car combien qu'elle procede du centre, il ne luy faut pourtant gueres de feu pour la congeler & la faire arrester. Si bien que la vapeur passant tousiours, vient à se congeler dans l'eau en petit grains & pierrettes. Mais c'est vne autre question, à sçauoir comment les couleurs se font esdites pierres precieuses: Pour en resoudre il faut sçauoir que c'est à cause du soulfhre, & en ceste façon, si la graisse du soulfhre est congelee, par ce mouuement perpetuel, l'esprit de l'eau puis apres le digere en passant, & le purifie par la vertu du sel, iusques à ce qu'il soit coloré d'une couleur digeste, rouge ou blanche, laquelle couleur tendant tousiours à sa perfection est esleuée par tant de distillations reiterees, que l'esprit qui a puissance de penetrer dans les

choses imparfaites; y introduit la dite couleur, qui se ioint puis apres à ceste eau en partie congelée, & ainsi elle remplit ses pores, & se fixe avec elle d'une fixation inseparable. Car l'eau quelle qu'elle soit est congelee par la chaleur, quand elle est sans esprit, & si elle a des esprits, elle se congele au froid: Mais qui sçait congeler l'eau au chaud, & ioinde l'esprit avec elle, il a certes trouué vne chose mille fois plus precieuse que l'or, & que chose qui soit au monde: Faictes donc que l'esprit se separe de l'eau, & qu'il se pourrisse, & que le grain apparaisse, puis après reietant la les fesses reduisez l'esprit en eau, & les faictes ioinde ensemble, car ceste conionction engendrera vn rameau semblable en forme & excellence à ses parens.

*De la seconde matiere, & de la putrefaction
de toutes choses.*

TRAICTE' VI.

N OVS auons cy dessus traicté de la premiere matiere de toutes choses, & comme elles naissent par la Nature sans semence, c'est à dire, comme la Nature reçoit la

matiere des Elements de laquelle elle engendre la semence, maintenant nous parlerons de la semence & des choses qui s'engendrent avec semence. Toute chose donc qui a semence est multipliee par icelle, mais sans doute cela ne se faict pas sans l'ayde de la Nature: car la semence en vn corps n'est autre chose qu'un air congelé, ou vne vapeur humide: tellement que si elle n'est resoulte par vne vapeur chaude, elle est inutile. Que ceux qui recherchent l'art sçachent donc que c'est que la semence, à fin qu'ils ne cherchent vne chose qui n'est pas. Or est-il que la semence est triple, & est engendree des quatre Elements. La premiere espece de semence est la minerale: la seconde la vegetable: la troisieme l'animale. La semence minerale est seulement cogneuë des vrayes Philosophes, la semence vegetable est cogneuë & est vulgaire comme nous voyons és fruicts: l'animale se cognoist par l'imagination; la vegetable nous monstre à l'oeil comme la Nature l'a cree des quatre Elements: Car il faut sçauoir que l'huyet est cause de putrefaction, parce qu'il congele les esprits vitaux és arbres, & lors qu'ils sont resous par la chaleur du soleil, auquel il y a vne force magnetique ou aymentine attractiue de toute humidité,

alors la chaleur de Nature excitée par mouvement pousse à la circonference vne vapeur d'eau subtile, qui ouvre les pores de l'arbre & en fait distiller des gouttes, separant tousiours le pur de l'impur? neantmoins l'impur precede le pur, le pur se congele en fleurs, l'impur en fueilles, le gros & espais en escorce, laquelle demeure fixe, mais les fueilles tombent ou par le froid ou par le chaud, quand les pores de l'arbre sont bouchez & lors les fleurs sont congelees en la mesme couleur qu'est la chaleur, & apporte fruit ou semence. Comme la pomme, en laquelle est le sperme, duquel ne naist pas l'arbre, mais en iceluy sperme est la semence interieurement, duquel naist l'arbre: car la multiplication se fait non au sperme mais à la semence, comme nous voyons oculairement que la Nature cree la semence des quatre Elements, à fin que nous ne fussions occupez à cela, car ce qui est fait n'a besoin de facteur. Il suffira en cest endroict d'auoir admonesté le lecteur: Retournons à notre propos mineral. Il faut donc sçauoir que la Nature cree la semence minerale, ou metalique dans les entrailles de la terre, c'est pourquoy on ne croit pas qu'elle soit, parce qu'elle est inuisible. Mais ce n'est pas mer-

ueille que les ignares en doutent, puis qu'ils ne peuuent mesmes comprendre ce qui est deuant leurs yeux, à grand peine conceuroient-ils ce qui est caché & inuisible. C'est pourtant vne chose tres-vraye que ce qui est en haut est comme ce qui est en bas, & au contraire ce qui naist en haut naist d'une mesme source que ce qui est dessous dans les entrailles de la terre, & ie vous prie quelle prerogatiue auroient les vegetables par dessus les metaux, que Dieu eust donné de la semence à ceux là & en eust exclus ceux cy; les metaux ne sont-ils pas en aussi grande autorité enuers Dieu que les arbres: tenons donc pour tout asseuré que rien ne croist sans semence, car là où il n'y a point de semence la chose est morte. Autrement il est necessaire que les quatre Elements creent la semence des metaux, ou qu'ils les produisent sans semence, si c'est sans semence, ils ne peuuent estre parfaits, car toute chose sans semence est imparfaite, eu esgard au composé, qui n'adiouste foy à ceste indubitable verité il n'est pas digne de rechercher les secrets de Nature, car rien ne naist au monde sans semence: les metaux à la verité ont en eux vrayement & reellement leur semence, mais leur generation se faict ainsi. Les

quatre Elements en la premiere operation de Nature distillent par l'artifice d'Archaeus, dans le centre de la terre, vne vapeur d'eau pondereuse qui est la semence des metaux, & s'appelle Mercure, à cause de sa fluidité, & facile adherance à chaque chose: il est comparé au soulfhre à cause de sa chaleur interne, & apres la congelation c'est l'humide radical, & combien que les corps des metaux soit procréé du Mercure (ce qui se doit entendre du Mercure des Philosophes) neantmoins il ne faut point escouter ceux qui estiment que le Mercure vulgaire soit la semence des metaux, & ainsi prennent le corps au lieu de la semence, ne considerant pas que le Mercure a aussi bien en soy sa semence que les autres, l'erreur de tous ces gens là sera manifeste par l'exemple suyuant, il est tout certain que les hommes ont leur semence en laquelle ils sont multipliez: le corps de l'homme c'est le Mercure, la semence est cachee dans ce corps, & eu esgard au corps elle est tres-petite en quantité. Qui veut donc engendrer cest homme metallique, il ne faut pas qu'il prenne le Mercure, qui n'est qu'un corps, mais la semence qui est ceste vapeur d'eau congelee: Ainsi en la regeneration des metaux, les vulgaires Operateurs y proce-

dent mal, car ils dissoluent les corps metalliques, soit Mercure, soit Or, soit argent, soit plomb, & les corrodent avec des eaux forts, & choses heterogenees & estranges non requises à la vraye science, puis apres conioignent ces dissolutions, ignorans, ou ne prenans pas garde que des pieces & morceaux d'un corps ne peut estre engendré vn homme, parce qu'en ceste façon la corruption du corps & la destruction de la semence a precedé; vne chacune chose se multiplie au masle & à la femelle, comme i'ay faict mention au traicté de la double matiere, la disionction du sexe n'a garde de rien produire, ains c'est la conionction qui produit vne nouvelle forme: il faut donc qui veut faire quelque chose de bon, prendre les spermes ou semences, non les corps entiers: pren donc le masle vif, & la femelle viue, & les conioints ensemble, à fin qu'ils s'imaginent vn sperme pour procreer vn fruit de leur Nature: car il ne faut point que pas vn se mette en la fantasie de pouuoir faire la premiere matiere. La premiere matiere de l'homme c'est la terre, de laquelle il n'y a homme si effronté qu'il vouldust entreprendre d'en faire vn homme, c'est Dieu seul qui sçait cest artifice: mais de la seconde matiere qui est desia créée, facilement

avec l'aide de Nature s'en engendrera la forme de laquelle elle est semence. L'Artiste ne faict rien en cecy, sinon de separer ce qui est subtil de ce qui est espois, & le mettre dans vn vaisseau conuenable: Car il faut bien considerer que comme vne chose se commence ainsi elle se finit; de vn se font deux, & de deux vn & rien plus, il y a vn Dieu, de cest vn est engendré le fils, tellement que vn en a donné deux, & deux ont donné vn saint Esprit, procedant de l'vn & de l'autre, ainsi a esté créé le monde, & ainsi sera sa fin. Considerez exactement ces quatre premiers poincts, vous trouuerez en iceux premiere-ment le pere, puis le pere & le fils, en fin le saint Esprit. Vous y trouuerez les quatre Elements, & quatre Luminaires, deux celestes, deux centriques: Bref il n'y a rien au monde autrement qu'il apparroist en ceste figure, iamais n'a esté, & iamais ne sera, & si ie voulois remarquer tous les mysteres qui se pourroient tirer de là il en naistroit vn grand volume. Le retourne donc à mon propos, & te dis en verité mon fils, que d'vn tu ne sçauois faire vn, c'est à Dieu seul, à qui est cela reserué en propre, qu'il te suffise que tu puisses de deux en creer vn qui te soit vtile, & à cest effect sçachez que le sper-

me multiplicatif est la seconde & non la premiere matiere de tous metaux & de toutes choses, la premiere est inuisible, elle est cachée dans la Nature ou dans les Elements, mais la seconde apparoist quelquesfois aux enfans de la science.

De la vertu de la seconde matiere.

T R A I C T E' VII.

M AIS à fin que tu puisses facilement comprendre qu'elle est ceste seconde matiere, ie te descriray les vertus qu'elle a, par lesquelles tu la pourras cognoistre: sçachez donc au premier lieu que la Nature est diuisée en trois regnes, desquels il y en a deux dont vn chacun peut estre lui seul, encores que les deux autres ne fussent pas. Il y a le regne mineral, vegetal & animal: le regne mineral il est manifeste qu'il peut persister de soy-mesme, encores qu'il n'y eust au monde ny herbes ny hommes, le vegetable de mesme n'a que faire pour son establissement qu'il y ait au monde ny homme ny metaux: le troisieme au contraire

prend vie des deux precedents, sans lesquels il ne pourroit estre, & est plus noble & precieux que les deux susdits, & estant le dernier domine sur eux, aussi la vertu se finit tousiours au troisiemes, & se multiplie au second: voy-tu bien au regne vegetable, la premiere matiere est l'herbe ou l'arbre que tu ne sçauois creer, c'est la Nature qui le faict, mais la seconde matiere c'est la semence que tu vois, & en icelle se multiplie l'herbe ou l'arbre. Au regne animal, la premiere matiere est la beste ou l'homme que tu ne sçauois creer, mais la seconde en laquelle il se multiplie tu la cognois, qui est la semence. Au regne mineral tu ne peux creer vn metal, & si tu t'en vantes tu es vain & menteur: la Nature a faict cela, & combien que tu eusse la premiere matiere selon les Philosophes, c'est à sçauoir ce sel centrique, toutesfois tu ne le sçauois multiplier sans l'or, mais la semence des metaux est cogneuë seulement des fils de la science; Es vegetables les semences apparoissent exterieurement, & les reins de leur digestion c'est l'air chaud. Aux animaux la semence apparoist dedans les reins, ou le lieu de sa digestion sont les reins de l'homme. Quant aux mineraux, l'eau est leur semence, qui est au centre du coeur d'iceux, &

de leur vie, les reins ou le lieu de la digestion d'icelle, est le feu. Le receptacle de la semence des vegetaux c'est la terre, le receptacle de la semence animale c'est la matrice de la femelle, & le receptacle en fin de la semence de l'eau minerale c'est l'air, & faut noter que le receptacle de la semence est tel qu'elle est la congelation des corps, & telle est la digestion, quelle est la solution, telle la putrefaction quelle est la destruction. Or la vertu d'une chacune semence est de se pouvoir conjoindre à une chacune chose en son regne, d'autant qu'elle est subtile, & n'est autre chose qu'un air congelé dans l'eau par le moyen de la graisse, or elle se cognoist ainsi, c'est que hors de son regne elle ne se joint naturellement à chose quelconque, elle ne se dissout point, mais se congele: car elle n'a pas besoin de solution, ais de congelation. Il est donc necessaire que les pores des corps s'ouurent, à fin que le sperme soit poussé dehors, au centre duquel est la semence, qui n'est autre chose qu'air, & iceluy quand il rencontre matrice conuenable, il se congele, & congele quand & soy ce qu'il trouue de pur, ou impur meslé avec le pur. Tant qu'il y a de la semence au corps, le corps est en vie, quand elle est toute consumée, le corps meurt, neant-

moins tous corps apres l'emission de la semence, sont debilitez, & l'experience nous monstre que les hommes les plus adonnez à Venus, sont volontiers les plus debiles, comme les arbres qui font vne année de grand rapport sont steriles l'année suyante. La semence donc pour conclusion est vne chose inuisible, comme nous auons dit tant de fois, mais le sperme est visible, & est presque comme vne ame viuante qui ne se trouue point és choses mortes, elle se tire en deux façons, la premiere façon est douce, l'autre avec violence. Mais d'autant qu'en cest endroit nous parlons de la vertu d'icelle. Je dis que rien ne naist au monde sans semence, & que par la vertu d'icelle toutes choses se font, & sont engendrees, sçachent donc tous les fils de la science, que c'est en vain qu'on cherche de la semence en vn arbre coupé, il la faut chercher seulement en ceux qui sont verds & entiers.

*De l'art, & comme la Nature opere par
l'art en la semence.*

T R A I C T E' VIII.

T OVTE semence quelle qu'elle soit est de nulle valeur, si elle n'est mise ou par l'art, ou par la Nature en vne matrice conuenable, & encores que la semence de soy soit plus noble que toute creature, toutesfois la matrice est sa vie, laquelle faict pourrir le grain ou le sperme, & cause de la congelation du point, & en outre par la chaleur de son corps, elle le nourrit, & le fait croistre, cela se faict en tous les trois regnes susdits de la Nature, & se fait naturellement par mois, par années, & par succession de temps. Mais subtil est l'artiste qui peut dans les regnes mineral & vegetable, trouuer quelque accourcissement ou abreuiation, non pas au regne animal; Au mineral l'artifice seulement paracheue ce que Nature ne peut paracheuer, à cause de la crudité de l'air, qui par sa violence a bouché les pores d'un chacun corps, non dans les entrailles de la terre, mais en la superficie d'icelle, comme i'ay dit cy deuant és prece-

dents chapitres. Mais à fin qu'on entende plus facilement cela, j'ay bien voulu encores adiouter, que les Elements iettent quasi à l'ennuy l'un de l'autre leur semence au centre de la terre, comme dans leurs reins, & le centre par le mouuement continuel le pousse dans les matrices, lesquelles sont sans nombre, car autant de lieux autant de matrices, l'une toutesfois plus pure que l'autre, & ainsi presque à l'infiny. Notez donc qu'une pure matrice engendrera un fruit pur & net en son semblable. Comme pour exemple és animaux vous auez les matrices des Femmes, des Vaches, des Iumens, des chiennes &c. Au regne mineral & vegetal, sont les metaux, les pierres, les sels: Car en ces deux regnes principalement les sels sont à considerer, & leurs lieux, selon le plus ou le moins.

*De la commixtion des metaux, ou de la façon de
tirer la semence metallique.*

TRAICTE' IX.

N OVS auons parlé cy dessus de la Nature, de l'art, du corps, du sperme & de la semence, descendons maintenant à la practi-

que, à sçauoir comment les metaux se doiuent mesler, & quelle est la correspondance qu'ils ont entr'eux. Sçachez donc que la femme est vne mesme chose que l'homme, car ils naissent tous deux d'une mesme semence, & dans vne mesme matrice, il n'y a que faute de digestion en la femme, & que la matrice qui produit le masle, a le sang & le sel plus pur, ainsi la Lune est de mesme semence que le Soleil, & d'une mesme matrice, mais en la procreation de la Lune, la matrice a eu plus d'eau que de sang digeste selon le temps de la Lune celeste. Mais à fin que tu te puisses plus facilement imaginer, comment les metaux s'assemblent & se ioignent ensemble, pour ietter & receuoir la semence, regarde le Ciel & les Spheres des Planettes: Tu vois que Saturne est le plus haut de tous auquel succede Iupiter, & puis Mars, le Soleil, Venus, Mercure, & en fin la Lune. Considere maintenant que les vertus des Planettes ne montent pas, mais elles descendent, mesmes l'experience nous apprend, que le Mars se conuertit facilement en Venus, & non le Venus en Mars, comme plus basse d'une Sphere. Ainsi facilement le Iupiter est transmué en Mercure, pource que Iupiter est plus haut que Mercure, celuy-là le second apres le fir-

mament, celui-cy le second au dessus de la terre, & Saturne le plus haut, la Lune la plus basse, le Soleil se mesle au milieu: mais il n'est iamais amelioré par les inferieurs. Or tu noteras qu'il y a vne grande correspondance entre Saturne & la Lune, au milieu desquels est le Soleil, comme aussi entre Mercure & Iupiter, Mars & Venus, lesquels tous ont le Soleil au milieu. La plupart des operateurs sçauent bien comme on transmuë le Fer en Cuiure sans le Soleil: & comme il faut conuertir le Iupiter en Mercure, mesme il y en a quelques-vns qui de Saturne en font de la Lune? Mais s'ils sçauoient par ces mutations seules, administrer la Nature; certes ils trouueroient vne chose plus precieuse que tous les thresors du monde. C'est pourquoy ie dis qu'il faut sçauoir quels metaux tu dois conioindre ensemble, & desquels la Nature est correspondante l'vne à l'autre. C'est pourquoy il y a vn certain metal qui a la puissance de consumer tous les autres: car c'est comme leur eau & leur mere: & il n'y a qu'vne seule chose qui luy resiste, qui est l'humide radical du Soleil & de la Lune, & est amelioré par iceluy, mais à fin que ie le descouure, c'est l'Acier, il s'appelle ainsi, si vne fois il se ioint avec l'or, ou l'or avec luy, il iette sa se-

mence, & est debilité iusques à la mort, alors l'acier conçoit & engendre vn fils plus clair que le pere, puis apres si la semence de ce fils desia né est mise en la matrice, elle la purge, & la rend mille fois plus aspre à enfanter de tres-bons fruicts. Il y a toutesfois vn autre Acier qui est accomparé à cestuy-cy, lequel est de soy créé de la Nature, & sçait par vne admirable force & puissance, tirer & extraire des rayons du Soleil, ce que tant d'hommes ont cherché, & qui est le commencement de nostre oeuvre.

*De la generation supernaturelle du fils
du Soleil.*

TRAICTE' X.

N OVS auons cy deuant traicté des choses que la Nature cree tous les iours, & que Dieu a créées de long temps, à fin que ceux qui sont inquisiteurs de la science entendissent plus facilement la possibilité de la Nature & iusques où elle peut estendre ses forces: Mais pour ne differer plus longuement, ie commenceray à declarer la maniere de faire la pierre des Philosophes. Sçachez donc que la pierre, ou la teinture des Philoso-

phes, n'est autre chose que l'or, extrêmement digeste c'est à dire réduit & amené à vne superbe digestion: Car l'or vulgaire, est comme l'herbe sans semence, laquelle quand elle vient à meurir elle produit de la semence, ainsi l'or quand il meurit il pousse hors sa semence ou sa teinture. Mais quelqu'un demandera pourquoy l'or, ou vn autre metal ne produit point de semence? la raison est d'autant qu'il ne peut se meurir, à cause de la crudité de l'air qui empesche qu'il n'aye vne chaleur suffisante, & en quelques lieux il se trouue de l'or impur, que la nature eust bien voulu parfaire, mais elle a esté empeschee par la crudité de l'air. Comme pour exemple en Pologne croissent bien les Ora~gers comme les autres arbres; en Italie & ailleurs où est leur terre naturelle ils y croissent, non seulement, ains ils y portent fruicts quant & quant, parce qu'ils ont de la chaleur à suffisance, mais en ces lieux froids, nullement: car lors qu'ils pensent meurir ils sont empeschez par la crudité de l'air, & ainsi on n'y a iamais de bons fruicts; que si quelquesfois la Nature y est aydee par l'art & industrie; comme de les arroser d'eau tiede, & les tenir en des caues, alors l'artifice faict esclorre ce que la Nature ne pouuoit; & le mesme entiere-

ment arriue aux metaux. L'or peut apporter fruict, & semence, par le moyen de laquelle il se peut multiplier, mais c'est par l'industrie d'un habile artiste, qui sçait ayder & pousser la Nature, autrement s'il vouloit l'entreprendre sans la nature, il erreroit. Car non seulement en ceste science, mais en toutes choses nous ne pouuons rien faire que ayder la Nature, & ne la pouuons ayder par autre moyen que par le feu, & par la chaleur. Mais d'autant que cela ne se peut faire en un corps metallique congelé à cause que les esprits n'apparoissent point, il faut premièrement que le corps soit dissous, & que les pores d'iceluy soient ouuerts, à fin que la Nature puisse operer: Mais à sçauoir-mon quelle doit estre ceste solution? ie veux icy aduertir le Lecteur, que combien qu'il y aye plusieurs sortes de dissolutions, lesquelles sont toutes inutiles, qu'il n'y en a neantmoins véritablement que de deux sortes, doñt l'une est vraye & naturelle, l'autre violente, sous laquelle toutes les autres sont comprises: la naturelle est telle qu'il faut que les pores du corps s'ouurent en nostre eau, à fin que la semence soit poussee dehors cuite & digeste, & puis mise dans sa matrice. Mais ceste eau, c'est nostre eau celeste, non vulgaire, qui ne mouille

point les mains, toutesfois est comme de pluye, le corps c'est l'or, qui donne sa semence, la Lune est nostre (non pas l'argent vulgaire) qui la reçoit, le tout est puis apres regy par nostre feu continuel, durant l'espace de sept mois, & quelquefois dix, iusques à ce que nostre eau consume trois & en laisse vn, & ce au double, puis apres elle est nourrie du laict de la terre, ou de la graisse qui naist és mammelles d'icelle, & est regie & conseruee de putrefaction par le sel de Nature, & ainsi est engendré cest enfant de la seconde generation. Venons maintenant de la Theorie à la Practique.

*De la practique & confection de la pierre
ou teinture selon l'art.*

TRAICTE' XI.

N OVS auons estendu nostre discours par tous ces chapitres precedents, donnant les choses à entendre par exemples, à fin que plus facilement on peut comprendre la pratique, laquelle en imitant la Nature se doit faire en ceste façon. Rx. De nostre terre par vnze degrez, vnze grains, & de nostre or

(non de l'or vulgaire) vn grain, de nostre argent, & no~ de l'argent vulgaire, deux grains, & garde toy bien, te di-ie, de pre~dre or ny argent vulgaire, car ils sont morts, & n'ont aucune vigueur, mais pren les nostres qui sont vifs, puis les mets dans nostre feu, & de là se fera vne liqueur seche, car premierement la terre se resoudra en eau, laquelle s'appelle le Mercure des Philosophes, & ceste eau resoult les corps du Soleil & de la Lune, & les consume, de façon qu'il n'en demeure que la dixiesme partie, avec vne part, & voila ce qu'on appelle humide radical. Puis apres Rx. de l'eau de sel nitre, tiree de nostre terre, en laquelle est le ruisseau & l'onde viue, si tu sçais cauer & fouïr dans la fosse naïsue & naturelle, prens donc en icelle de l'eau qui soit bien claire, & dans icelle eau tu mettras cest humide radical, mets le tout au feu de putrefaction & generation, no~ tel toutesfois comme tu as faict en la premiere operation, gouuerne le tout avec gra~d artifice & discretion, iusques à ce que les couleurs apparoissent comme vne queuë de Paon, gouuerne bien encores vn coup, & qu'il ne t'ennuye point en digérant tousiours iusques à ce que les couleurs cessent, & qu'il n'y en aye qu'une seule qui apparaisse, à sçauoir la couleur verde, &

ainsi des autres, & quand tu verras au fond du vaisseau des cendres de couleur brune, & l'eau comme rouge: ouvre ton vaisseau, alors moüille vne plume, & en oingts vn morceau de fer, s'il teint, aye soudain de l'eau, de laquelle nous parlerons tantost, & y mets autant de ceste eau qu'il y a entré de air cru, cuis le tout derechef iusques à ce qu'il teigne. Iusques là est allée mon experience, ie n'ay rien trouué plus oultre, ie ne peux que cela. Mais ceste eau que ie dis, doit estre le menstruel du monde, de la Sphere de la Lune, tant de fois rectifié qu'il puisse calciner le Soleil. Ie t'ay voulu descouurir icy tout, & si quelquefois tu entends mon intention, non mes paroles, ou les syllabes, ie t'ay reuelé tout, principalement au premier & second oeuvre. Mais touchant le feu il nous reste encores quelque chose à dire, le premier feu ou le feu de la premiere operation, est le feu d'un degré continuel, & qui enuironne la matiere: le second est vn feu naturel, qui digere la matiere & la fige. Or ie te dis la verité, que ie t'ay descouuert le regime du feu, si tu entends la Nature. Il nous faut donc parler du vaisseau, lequel doit estre naturel, & deux suffisent, mais le vaisseau du premier oeuvre faut qu'il soit rond; & en la seconde oeuvre

un peu moins, ains lo~guet comme vne phiole ou ouale: Mais en tout & par tout, sçachez que le feu de Nature est vnique, & s'il y a de la diuersité, la distance des lieux en est cause. Comme aussi le vaisseau de nature est vnique, mais nous nous seruons de deux pour abreger. La matiere est aussi vne, mais de deux substances. Si tu bandes donc ton esprit, & que ce soit ton intention de produire quelques choses, regarde premierement celles qui sont desia créées, car si tu ne peux venir à bout de celles cy, qui sont ordinairement deuant tes yeux, à grand peine viendras-tu à bout de celles qui sont encores à naistre, & que tu desires produire: produis dis-ie, car il faut que tu sçaches que tu ne sçauois rien créer, cela est le propre de Dieu, mais de rendre apparentes les choses occultes & cachees à l'ombre, de les rendre dis-ie euidentes, & leur oster leur ombre, cela est quelquefois permis aux Philosophes qui ont de l'intelligence, & Dieu le leur concède par le mynistere de la Nature. Considere vn peu ie te prie en toy-mesme la simple eau de la pluye; Qui est-ce qui croiroit iamais qu'elle eust & contint en soy toutes les choses qui sont au monde, les pierres dures, les sels, l'air, la terre, le feu, puis qu'en euidence elle n'apparoist

autre chose qu'une simple eau? Que diray-je de la terre? qui contient en soy, eau, feu, air, sel, & n'apparoist neantmoins que terre? O admirable Nature! qui sçait par l'eau, produire des fructs admirables en la terre, & leur suppediter la vie par le moyen de l'air. Toutes ces choses se font, & neantmoins les yeux vulgaires ne le voyent pas, mais ce sont les yeux de l'intellect & de l'imagination, qui le voyent d'une veuë tres-veritable: Car les yeux des sages voyent la Nature d'autre façon que les yeux communs. Comme par exemple, les yeux des hommes communs voyent que le Soleil est chaud: les yeux des Philosophes au contraire, voyent le Soleil estre plustost froid, mais ses mouuements estre chauds. Car ses actions & ses effects sont cogneus par la distance des lieux: le feu de Nature est vn, & mesme avec luy. Car tout ainsi comme le Soleil tient le centre & le milieu entre les Spheres, des Planettes, & que de ce centre du ciel il espart en bas sa chaleur par son mouuement. Ainsi au centre de la terre est un Soleil terrestre, qui par son mouuement perpetuel pousse la chaleur ou ses rayons en haut à la superficie de la terre: & sans doute ceste chaleur intrinseque est beaucoup plus forte & plus efficace que ce feu elementaire

que nous voyons, mais elle est temperee par l'eau sousterraine, qui de iour en iour pene- tre & passe par les pores de la terre en la ra- fraischissant, & par mesme similitude l'air tempere le Soleil celeste & sa chaleur, l'air dis-je, qui de iour en iour vole à l'entour de la terre, & si cela n'estoit, par ceste chaleur toutes choses seroient consumees, & rien ne naistroit. Mais comme ce feu inuisible, ou ce- ste chaleur centrale consumerait tout si l'eau n'intercedoit & ne la temperoit ainsi la cha- leur du Soleil destruiroit tout n'estoit l'air qui interuient au milieu. Mais ie diray main- tenant en peu de mots, comme ces Elements agissent entr'eux: Dans le centre de la ter- re est le Soleil centrique qui par son mou- uement ou par le mouuement de son firma- ment, iette vne grande chaleur qui s'estend iusques à la superficie de la terre. Ceste cha- leur cause l'air en ceste façon. La matrice de l'air, c'est l'eau, laquelle engendre des fils de sa Nature, mais dissemblables, & beaucoup plus subtils, car où le passage est denié à l'eau, l'air y entre; puis quand ceste chaleur cen- trale (laquelle est perpetuelle) agit, elle faict eschauffer & distiller ceste eau, & ainsi ce- ste eau par la force de la chaleur se change en air, & par ce moyen passe iusques à la super-

ficie de la terre, parce qu'il ne peut souffrir d'estre enfermé, où apres qu'il est refroidy, il se resout en eau dans les lieux opposites, cependant il arriue quelquefois que non seulement l'air, mais l'eau aussi passe iusques à la superficie de la terre, comme il apparoist en ces noires bruines qui sont portées par violences iusques en l'air, dequoy ie vous donneray vn exemple familier. Faites chauffer de l'eau dans vn pot à feu lent, vous verrez s'esleuer petit à petit des vapeurs lentes & douces, à feu plus fort apparoistront des vapeurs plus crasses. Ceste chaleur centrale opere en ceste mesme façon, l'eau la plus subtile est esleuee en l'air, & ce qui est plus crasse & espais tirant sur le sel ou graisse, il le distribuë à la terre, d'où naissent choses diuerses, le reste se change en rochers & en pierres. Quelqu'vn pourroit obiecter si la chose estoit ainsi, cela se feroit continuellement, & neantmoins bien souuent on ne sent aucun vent. Je responds qu'il n'y a point de vent à la verité quand l'eau n'est point ietee violemment dans le vaisseau distillatoire, car peu d'eau excite peu de vent. Vous voyez qu'il n'y a pas tousiours du tonnerre, encores qu'il pleue & qu'il vente, mais seulement quand par la force de l'air vne eau trouble est portee par violence

iusques à la sphere du feu: car le feu n'endure point l'eau. Nous en auons vn exemple deuant nos yeux, iettez de l'eau froide da~s vne fournaise ardante, vous orrez quels tonnerres elle excitera: Mais pourquoy vniformement l'eau n'entre-elle en ces lieux? la raison est pour ce qu'il y a plusieurs de tels lieux vagues & concauites, quelquefois vne concauité pousse hors de soy eau & vents par certains iours ou mois iusques à ce qu'il se face vne repercussio~ d'icelle. Co~me nous voyons en la mer les flots se suiure plusieurs lieües auant que trouuer qui les repousse: mais retournons à nostre propos. Je dis donc que le feu ou la chaleur est cause du mouuement de l'air, & qu'il est la vie de toutes choses, & la terre est la nourrice, ou le receptacle de tout, mais si ce n'estoit l'eau qui refrigere la terre, & nostre air, la terre seroit rendüe extrêmement seiche pour deux raisons susdites, c'est à sçauoir à cause de la chaleur tant du mouuement centrique que du Soleil celeste.

Neantmoins en quelques lieux il arriue que les pores de la terre estans bouchez l'humidité ne peut penetrer, & alors par la correspondance des deux Soleils, celeste & centrique, qui ont entre-eux vne puissance aymantine, il arriue dis-ie que la terre s'enflamme à ceste chaleur.

Et ainsi quelque iour le monde perira.

Fay doncques que l'operation en nostre terre soit telle, que la chaleur centrale puisse changer l'eau en air, à fin qu'elle sorte iusques sur la superficie de la terre, & qu'elle respande le reste par les pores de la terre, & alors à l'opposite l'air se changea en eau beaucoup plus subtile que n'estoit la premiere, & cela se fera ainsi, si tu donnes à denoter à nostre vieillard, l'or & l'argent, à fin qu'il les consume, & que luy en fin mourant soit bruslé, que ses cendres soient esparses dans l'eau, & alors cuits le tout iusques à ce que ce soit assez, & tu auras vne medecine qui guerit la lepre. Aduise au moins que tu ne prendes le froid pour le chaud, ou le chaud pour le froid, mesle les natures ensemble, s'il y a quelque chose de contraire à la nature, car vne seule chose t'est necessaire, separe la, à fin que la Nature soit semblable à la Nature, fay cela avec le feu, non avec la main, & sçaches que si tu ne suis la Nature tout ton labeur est vain, & ie te iure par le Dieu qui est Saint, que ie t'ay icy dit tout ce que le pere peut dire à son fils. Qui a des oreilles qu'il oye, & qui a du sens qu'il comprenne.

De la

De la pierre, & de sa vertu.

T R A I C T E' XII.

N OVS auons assez amplement discoursu aux chapitres precedents de la production des choses naturelles, des Elements, & des matieres, premiere & seconde, des corps, des semences, & en fin de l'vsage & vertu d'iceux. l'ay en outre escrit la façon de faire la pierre, mais touchant la vertu d'icelle, i'en reueleray maintenant tout autant que l'experience m'en a monstré, & que la Nature m'en a concedé. Mais à fin que derechef sommairement & en peu de paroles ie mette par abregé ces douze traictez, & que le lecteur craignant Dieu puisse conceuoir mon intention, la chose en va ainsi. Quand à la verité de l'art, si quelqu'un en doute, qu'il lise les escrits des Anciens verifiez par raison & par experience, ausquels, comme dignes de creance, on ne doit faire difficulté d'adiouster foy en leur dire: que si quelqu'un trop opiniastre ne veut croire leurs escrits, alors il se faut tenir à la maxime qui dit que contre celuy qui nie les principes il ne faut iamais

disputer: car les sourds & les muets ne peuvent parler. Et ie vous prie quelle prerogative auroient les autres choses vniuersellement qui sont au monde par dessus les metaux. Pourquoy les exclurons-nous seuls de l'vniuerselle benediction que le Createur a donné à toutes choses, incontinent apres la creation du monde, comme les saintes lettres nous tesmoignent & qu'une vaine & imaginaire denegation de semence leur seroit attribuee. Que si nous sommes contrains de confesser qu'ils ont de la semence, qui est-ce qui est si sot, qu'il ne croye qu'ils peuuent estre multipliez en icelle? & en sa Nature, la Physique est veritable, la Nature l'est aussi, mais rarement il se treuve vn Operateur qui soit vray: Vnique est la Nature, l'art est unique: mais les Operateurs sont diuers. Or quand à ce que la Nature cree les choses des Elements, elle le faict par le vouloir de Dieu, & ce de la premiere matiere, que Dieu seul sçait & cognoist, mais elle les multiplie par la seconde, que les Philosophes cognoissent. Rien ne se faict au monde sans le vouloir de Dieu, & de la Nature. Car chaque Element à la verité est en sa sphere, mais l'un ne peut estre sans l'autre, l'un vit par le moyen de l'autre, & toutesfois conioints en-

semble ils ne s'accordent point, mais l'eau est le plus digne de tous les Elements, pource que c'est la mere de toutes choses, & sur icelle nage l'esprit du feu, par le feu: L'eau est faicte la premiere matiere, c'est à sçauoir par le combat du feu avec l'eau, & ainsi s'engendrent des vents ou vapeurs, aptes & faciles à estre congelez avec la terre par l'air crud, qui dès le commencement a esté separé d'icelle, ce qui se faict sans cesse, & par vn mouuement perpetuel, car le feu ou la chaleur n'est point excitee autrement que par le mouuement, ce qui se peut voir manifestement en vn fer, lequel en le lima~t deuient aussi chaud que s'il estoit rougy au feu, le mouuement donc cause la chaleur, & esmeut l'eau, & le mouuement de l'eau cause l'air, qui est la vie de toutes choses viuantes. Les choses donc croissent en ceste maniere, comme i'ay dit cy dessus, c'est à sçauoir de l'eau, car de sa vapeur plus subtile, les choses plus subtiles & legeres procedent: mais de son huile, en viennent choses plus belles & excellentes que les premieres. Si donc par vostre operation vous voulez amender Nature, & luy donner vn estre plus parfait & accomply, faictes dissoudre le corps dont vous voulez vous seruir, & ostez lui son terrestre & superflu, la-

uez le, & le nettoyez bien, mettez les choses cuittes avec les cuittes, les pures avec les pures, & les creuës avec les creuës, selon le poix de Nature, & non pas de la matiere: Car vous devez sçauoir que le sel nitre central ne prend point d'auantage de la terre, qu'il luy en est besoin, pure ou non, mais la graisse ou l'vnctuosité de l'eau se gouuerne & manie d'autre façon, parce que iamais on n'en peut auoir de pure, & se nettoye par double chaleur, & derechef se reünit & conioint.

FIN

Epilogue, sommaire, & conclusion des douze traictez cy dessus.

A MY Lecteur, i'ay faict, & composé ces douze traictez en faueur de ceux qui ayment ceste science, à fin qu'ils cognoissent les operations que la nature nous enseigne, auant qu'ils commencent à trauailler: & comme elle produit toutes les choses qui

sont au monde à fin qu'ils ne perdent point le temps, & ne vueillent s'efforcer d'entrer dans la porte sans auoir les clefs, parce que celuy se trauaillera en vain, si premier il n'a la cognoissance de la Nature, voulant mettre la main à l'ouurage; Car en ceste sacrée sainte, & venerable science, celuy-la marchera en perpetuelles tenebres qui n'a le Soleil pour flambeau qui luy esclaire, & est enueloppé d'une obscurité grande, si Phoebe l'autre lampe du monde ne luy faict voir sa lumiere argentine parmy l'obscur de la nuict. La Nature a une lumiere propre qui n'apparoist pas à nos yeux, l'ombre de la nature n'est autre chose qu'un corps à nostre veuë, celuy qui est éclairé de ceste belle lumiere naturelle, tous nuages se dissipent & disparoissent de deuant ses yeux, il met toutes difficultez sous le pied, toutes choses luy sont claires, presentes & manifestes, & sans empeschement aucun, on peut voir le point de nostre magnesie qui correspond à l'un & l'autre centre du Soleil & de la terre, car la lumiere de Nature darde ses rayons iusques là & nous fait voir ce qui est là de plus recelé; prenez cecy pour exemple: Que l'on veste de pareils vestemens un petit garçon & une fille de mesme aage, mettez-les pres l'un de l'autre

tre, personne ne pourra recognoistre qui est le masle ou la femelle des deux, parce que nostre veuë ne peut penetrer iusques en l'interieur, & pour cette occasion nos yeux nous trompent, & font que nous prenons le faux pour le vray: Mais quand ils sont desaccoustre & mis à nud, en façon que l'on les puisse voir comme Nature les a formez, l'on recognoist facilement l'un & l'autre en son sexe: Par semblable aussi nostre intellect fait ombre à l'ombre de la Nature, parce que le corps nud en l'homme est l'ombre de la semence de Nature: Tout ainsi donc que le corps humain est couuert de vestemens, ainsi la Nature humaine est couuerte du corps: laquelle Dieu s'est reseruee à couvrir & decouvrir comme il luy plaist. Je pourrois en cest endroit, amplement & Philosophiquement discourir de la dignité de l'homme, de sa creation, & generation: mais ie passeray cela sous silence, veu que ce n'est pas icy le lieu d'en traicter, nous parlerons seulement vn peu de sa vie. L'homme donc créé de la terre, vit de l'air, car dedans l'air est cachee la viande de la vie, que de nuict nous appellons rosee, & de iour eau, mais eau rareficee, de laquelle l'esprit inuisible congelé est meilleur & plus precieux que toute la terre vniuersel-

le: O sainte & admirable Nature, qui ne permet point aux enfans de la science de faillir, comme tu le demonstres de iour en iour, és actions de la vie humaine. Or en ces douze traictez i'ay allegué toutes ces raisons naturelles, à fin que plus facilement le lecteur craignant Dieu, & desirieux de sçauoir, puisse comprendre tout ce que i'ay veu de mes yeux, & que i'ay faict de mes mains propres, sans aucune fraude ny sophistications: Car il est impossible d'attaindre à la perfection de cest art, si ce n'est par vne singuliere reuelation, ou par vne secrette demonstration faicte par vn amy. C'est vne chose vile, & tres-precieuse, laquelle ie repeteray icy volontiers encores que ie l'ay descrite quelque-fois. Rx. donc de notre air dix parties de l'or vif, ou de la Lune viue vne partie, & mets le tout dans ton vaisseau, & le cuits avec l'air premierement, à fin qu'il soit eau, & puis non eau, si tu ignores cela, & que tu ne sçaches cuire l'air, sans doute tu failleras, c'est là la vraye matiere des Philosophes. Car tu dois prendre ce qui est, mais qui ne se voit pas iusques à ce qu'il plaise à l'Operateur, c'est l'eau de nostre rosee, de laquelle est tiré le salpestre des Philosophes, duquel toutes choses croissent & se nourrissent. Sa matrice est le

centre du Soleil & de la Lune tant celeste que terrestre, & à fin que ie le die le plus ouuertement, c'est nostre aymant, que par cy deuant i'ay nommé Acier. L'air engendre cest aymant, & cest aymant engendre ou fait apparoistre nostre air. Je t'ay icy saintement dit verité, prie Dieu qu'il fauorise ton entreprise, & par ainsi tu auras icy la vraye interpretation des paroles d'Hermes, qui assure que son pere est le Soleil & la Lune sa mere, que le vent l'a porté, dans son ventre, à sçauoir le sel Alkali, que les Philosophes ont nommé sel Armoniac & vegetable, caché dans le ventre de la magnesie. Son operation est telle: Il faut que tu dissolues l'air congelé, dans lequel tu dissoudras la dixiesme partie d'or, sigille cela, & traueille avec nostre feu iusques à ce que l'air se change en poudre, & alors apparoistront plusieurs couleurs. L'eusse descrit l'entiere procedure en ces traictez, mais d'autant qu'elle est assez au long expliquée dans les Liures de Raymond Lulle & des autres anciens Philosophes, ie n'ay voulu traicter que de la premiere & seconde matiere, ce que i'ay faict franchement & à coeur ouuert, & ne pense pas qu'il y aye homme au monde qui l'aye faict mieux que moy: car ce que ie dis, ie le

dis non pour l'auoir leu dans les Autheurs, mais pour l'auoir faict de mes propres mains. Parquoy si tu ne m'entens, ou que tu ne veuilles croire la verité, n'accuse point mon liure, mais toy-mesme, & croy que Dieu ne te veut point reueler ce secret, prie le do~c assiduellement, & relis plusieurs fois mo~ liure, principalement l'Epilogue de ces douze traictez, & considerant tousiours la possibilité de la Nature, & les actions des Elements, & lequel est la principale entree en iceux, mais sur tout en la rarefaction de l'eau ou de l'air, car les cieux ont ainsi esté creez & tout le monde, & ie t'ay bien voulu dire cela, comme le pere à son fils. Ne t'esmerueille pas au reste de ce que i'ay escrit tant de traictez, ce n'a pas esté pour moy, car ie n'ay point besoin de liures, mais pour aduertir plusieurs qui trauaillent en vain, & despensent vainement leurs moyens: & si en outre i'eusse bien peu comprendre le tout en peu de lignes, voire en peu de mots; mais ie t'ay voulu conduire par raisons & par exemples à la cognoissance de la Nature, à fin que deuant toutes choses tu sceusses ce que tu deuois chercher, ou la premiere ou la seconde matiere, & que la Nature se fust ouuerte & cogneuë & sa lumiere & son ombre, & ne te

fasches point si tu trouues quelquesfois des contrarietez en mon liure, selon la coustume generale de tous les Philosophes, tu en as besoin, & à fin que l'entendes, la rose ne se trouue point sans espines, espluches diligemment ce que i'ay dit cy dessus, à sçauoir comment les Elements distillent au centre de la terre l'humide radical, & comme le Soleil terrestre & centrique le repousse & sublime par son mouuement continuel iusques à la superficie de la terre. I'ay dit encores que le Soleil celeste à certaine correspondance avec le Soleil centrique, car le Soleil celeste & la Lune ont vne particuliere force de distiller sur la terre par leurs rayons, car la chaleur facilement se ioint à la chaleur, & comme le Soleil centrique a sa mere, & vne eau cruë perceptible, ainsi le Soleil celeste a sa mere & vne eau subtile & perceptible, en la superficie de la terre, les rayons se ioignent aux rayons & produisent les fleurs, & toutes choses. C'est pourquoy quand il pleut, la pluye prend de l'air vne certaine force de vie, & la conioint avec le sel nitre de la terre (lequel est tout de mesme que le tartre calciné qui par sa siccité attire l'air à soy & le resout en eau) & ce sel nitre de la terre a vne mesme force d'attirer l'air, car il a esté air luy

mesme, & est conioint avec la graisse de la terre, & tant plus les rayons du Soleil sont forts, copieux, & en plus grande abondance, tant plus grande quantité de sel nitre se faict, & par consequent plus grande quantité de froment vient à croistre sur la terre, ce que nous enseigne l'experience de iour en iour. L'ay bien voulu declarer au long la correspondance que toutes les causes ont entre elles, & la force du Soleil, de la Lune, & des Estoilles, & ce à cause des ignorants: car ceux qui sçauent n'ont besoin d'instruction, car nostre subiect est deuant les yeux de tout le monde & ne se cognoist pas. O nostre Ciel, ô nostre eau, ô Mercure nostre, ô sel nitre nostre, qui repaires dans la Mer du monde, ô vegetable, ô soulfhre fixe & volatil, ô fesses ou teste de mort de nostre mer: Eau qui ne moüille point, sans laquelle personne au monde ne peut viure, & sans laquelle il ne s'engendre & ne paroist rien en toute la terre; voila les epithetes de Loizeau d'Hermes qui ne repose iamais, elle est de vil prix, & personne ne s'en peut passer, par ainsi si tu la cognois, tu as la chose la plus precieuse qui soit en tout le monde, laquelle ie te dis ouuertement n'estre autre chose que nostre eau pontique, laquelle se congele dans le So-

leil & la Lune, & se tire neantmoins du Soleil & de la Lune, par l'artifice de nostre Acier, & par vne façon esmerueillable & Philosophique, si elle est conduite par vn sage fils de la science. Je n'auois à la verité aucune enuie de publier ce liure, par les raisons que i'ay recitees en la Preface. Toutefois le desir que i'ay de satisfaire & profiter aux esprits ingenuës & vrays Philosophes, m'a vaincu, à fin que ie monstrasse vne bonne volonté à ceux qui me cognoissent, & que ie manifestasse à ceux qui sçauent la science que ie suis leur compagnon & pareil, & que ie desire auoir leur cognoissance, ie ne doute point qu'il n'y aye plusieurs gens de bien & de bonne co~science qui possèdent secrettement ce grand don de Dieu, ie les prie & coniure qu'ils ayent en singuliere recommandation le silence d'Arpocrates, & qu'ils se facent sages & aduisez par mon exemple: car toutesfois & quantes que ie me suis voulu declarer aux gr~ds, cela m'a tousiours esté ou nuisible ou dommageable. Tellement que par cest escrit ie me manifeste aux fils de la science: & par mesme moyen i'instruis les ignorans. Car il faut que les heritiers de la science croient qu'ils n'auro~t iamais meilleure voye pour trauailler que celle que ie leur ay icy

monstree: car ouuertement i'ay dit tout ce qu'il y a, principalement de l'extraction de nostre sel Armoniac, ou Mercure Philosophique, tiré des entrailles de nostre eau pontique, & si ie n'ay pas bien apertement reuelé l'vsage d'icelle, c'est ce que ie n'ay pas eu licence du Maistre de la Nature de parler plus outre: car Dieu seul doit reueler cela, qui cognoist les coeurs & les esprits des hommes, lequel pourra ouurir l'entendement à celuy qui le priera diligemment, & lira plusieurs fois ce petit traicté. Le vaisseau comme i'ay dit est vnique, depuis le commencement iusques à la fin ou au plus deux: Le feu soit continuel en l'vn & l'autre ouurage, à raison dequoy ceux qui faillent: qu'ils lisent les 10. & 11. traictez: Car si tu trauailles en la tierce matiere tu ne feras rien. Et sçais-tu ceux qui trauaillent en ceste tierce matiere ce sont ceux qui laissant nostre Sel vnique qui est le vray Mercure, s'amusent à trauailler sur les herbes, pierres, animaux minieres, &c. Car excepté nostre Soleil & Lune, qui sont couuerts de la sphere de Saturne, il n'y a rien de veritable, & qui desire venir à la fin desirée, qu'il sçache la conuersion des Elements, qu'il sçache faire pondereux ce qui de soy est leger, qu'il sçache faire que ce qui est de soy

esprit ne le soit plus: car alors il ne trauaille-
ra point en chose estrange: le feu est le re-
gime de tout, & tout ce qui se faict en cet art, se
faict par le feu, & non autrement, comme
nous auons dit cy dessus suffisamment.
Adieu beneuole Lecteur, & iouys longue-
ment de ces miens labeurs que i'ay confir-
mez par experience, iouys-en di-ie à la gloire
de Dieu, au salut de ton ame, & au profit de
ton prochain.

*Enigme Philosophique du mesme
Auteur.*

IE vous ay desia descouuert & manifesté, ô
enfans de verité, tout ce qui dependoit de
la source de la fontaine vniuerselle, si bien
qu'il ne me reste plus rien à dire, car en mes
precedents traictez, i'ay expliqué suffisam-
ment par exemple, ce qui est de la Nature,
i'ay declaré la Theorique & Practique tout
autant qu'il m'a esté possible & permis. Mais
à fin que personne ne se puisse plaindre que
i'ay escrit trop laconiquement, & que i'aye
obmis quelque chose pour ma briesueté, ie
vous decriray encores tout au long l'oeuvre
entiere, mais enigmatiquement, à fin que

vous iugiez iusques où ie suis paruenue par la permission de Dieu. Il y a vne infinité de liures escrits de cest art, mais à grand'peine trouuerez-vous en pas vn la verité si clairement expliquée, ce que i'ay bien voulu faire, d'autant que i'ay plusieurs fois conferé avec plusieurs qui pensoient bien entendre les escrits des Philosophes, mais i'ay bien cogneu par leurs paroles qu'ils les interpretoient beaucoup plus subtilement que la Nature ne requiert, car elle est simple, & mes paroles veritables, toutesfois, leur sembloient trop viles & trop basses, pour leur esprit, qui ne conceuoit que des choses hautes, mesme il m'est arriué que i'ay déclaré la science de mot à mot, à quelques vns, qui n'ont iamais peu rien faire, pour ce qu'ils ne croyoient pas qu'il y eust de l'eau dans nostre Mer, & vouloient neantmoins estre appelez Philosophes. Puisque donc ces gens là n'ont peu entendre mes paroles proferees sans Enigme ny obscurité, ie ne crains point, comme les Anciens ont craint anciennement, que personne le puisse si facilement entendre, c'est un don de Dieu aussi. La verité est bien, que si en ceste science il estoit requis vne subtilité d'esprit, & que la chose fust telle qu'elle peust estre apperceuë par les yeux du vul-

gaire. l'ay rencontré de beau esprits & ames propres pour rechercher telles choses, mais ie vous dy que vous soyez simples & non point trop prudents, iusques à ce que vous ayez le secret, car alors que vous l'aurez, necessairement la prudence vous accompagnera, & pourrez aussi facilement composer vne infinité de liures, car cela est bien plus facile à celuy qui est au centre, & voit la chose, que celuy qui marche sur la circonference, & n'a rien que l'ouye, vous auez la seconde matiere de toutes choses clairement descrite, mais ie vous aduerty que si vous voulez paruenir à ce secret, qu'il vous faut sur tout prier Dieu, puis aymer vostre prochain, & en fin n'allez point imaginer des choses si subtiles, desquelles la Nature ne sçait rien, mais demeurez en la simple voye d'icelle, car en la simplicité vous pourrez mieux toucher la chose, que la voir parmy tant de subtilitez. Ne vous amusez point aux syllabes, en lisant mes escrits, mais considerez tousiours la Nature, & ce qu'elle peut: & deuant que commencer l'oeuure, imaginez vous bien ce que vous cherchez, & quel est le but de vostre intention, car il vaut mieux l'apprendre premierement par imagination qu'à ses despens. Ie vous dis encores qu'il vous faut trouuer

vne

vne chose qui est occulte, de laquelle par vn grand artifice se tire vne eau, laquelle sans violence & sans bruit, dissous l'or, voire mesme aussi doucement & naturellement que l'eau chaude dissout & liquefie la glace. Si vous auez trouué cela vous auez la chose de laquelle l'or a esté produit, & combien que les metaux & toutes les choses du monde ayent leur origine d'icelle: il n'y a rien toutesfois qui luy soit si amy que l'or, d'autant qu'il est le plus pur de toutes choses, & par ainsi ie conclus que si vous ne voulez vous rendre sages par mes admonitions, vous m'ayez pour excuse, qui ne desire que vous profiter, ie l'ay faict fidelement tant qu'il m'a esté concedé, & comme vn homme de bonne conscience, si vous demandez qui ie suis, ie suis Citoyen du monde, si vous me cognoissez, & que vous soyez gens d'honneur, vous vous taiserez, si vous ne me cognoissez point ne vous en enquestez pas plus auant, car iamais à homme viuant ie n'en declareray plus qu'il est porté par cest escrit public, croyez moy, que si ie n'estois de telle condition que ie suis, ie n'aurois rien de plus agreable que la vie solitaire, ou demeurer dans vn tonneau comme vn autre Diogenes: car ie voy que tout ce qu'il y a au monde n'est que

vanité: la fraude & l'avarice sont en regne, toutes choses se vendent, & en fin la malice a surmonté la vertu, ie voy deuant mes yeux la felicité de la vie future, de cela ie me resioüis, ie ne m'esmerueille plus de ce que les Philosophes anciens apres qu'ils auoient ceste excellente medecine, ne se soucioient point d'abreger leurs iours, la vie future est deuant les yeux d'un vray Philosophe, comme la face dans un miroir quand tu te regardes, que si Dieu te donne la fin desirée, tu me croiras & ne te reueleras point au monde.

S'ensuit la parabole ou Enigme Philosophique, adiousté de surplus.

IL arriua vne fois que nauigeant du Pole Arctique, au Pole Antarctique, ie fus ieté par le vouloir de Dieu au bord d'une certaine grande Mer: Et combien que i'eusse cognoissance entiere des aduenües & proprietéz de ceste Mer, toutesfois i'ignorois si en ces quartiers là on pouuoit trouuer ce petit poisson nommé Echeneis: que tant de personnes, grandes & petites ont recherché iusques au iour present avec tant de sollici-

tude. Mais cependant que ie regarde ça & là les Molosines nageantes avec les Nymphes, ie me laisse emporter au sommeil, fatigué que i'estois de mes labeurs precedents; & abbattu tant par la varieté de mes cogitations, que par le doux murmure de l'eau. Comme donc ie dormois ainsi doucement, il m'arriue vne vision merueilleuse, car ie vis sortir de nostre Mer le vieillard Neptune d'une apparence venerable, & armé de son Trident, lequel apres vne amiable salutation me meine en vne Isle tres-agreable. Ceste belle Isle estoit situee du costé du Midy, & tres-abondante de toutes choses necessaires pour la vie & pour les delices de l'homme: Les champs Elisiens tant vantez par Virgile ne sont rien au prix. Tout le riuage de l'Isle estoit enuironné de Myrtes, de Cypres, & de Rosmarin. Les Prez herbus, tapissez de diuerses couleurs resioüissoient la veuë de leur varieté, & remplissoient le nez d'une odeur tres-suaue, les collines estoient pleines de Vignes, d'Oliuiers, & de Cedres. Les forests n'estoient que d'Orangers, & Citronniers, les chemins publics fournissoient d'une gracieuse ombre aux passans, estans plantez de costé & d'autre d'une infinité de Lauriers & Grenadiers, entretissus & enlancez

par vn bel artifice, & pour le dire en vn mot, tout ce qui se peut dire & desirer au monde se trouuoit là. Or en nous promenant Neptune me monstra dans ceste Isle deux mines d'or & d'acier, cachees sous vne roche; gueres loin de là; il me meine dans vn Pré, au milieu duquel estoit vn Iardin plein de mille beaux arbres diuers, & dignes d'estre regardez, & entre plusieurs de ces arbres il m'en monstra sept, chacun ayant son nom, & entre les sept i'en remarquay deux principaux & plus eminents que les autres, desquels l'vn portoit le fruit tres-clair, & reluisant comme le Soleil, & ses feuilles estoient comme or, l'autre portoit son fruit plus blanc que le lys, & ses feuilles estoient comme fin argent, & Neptune les nommoit l'vn arbre Solaire, & l'autre arbre Lunaire. Mais encores que toutes choses se trouuassent à souhait dans ceste Isle, vne chose toutesfois y manquoit, on ne pouuoit y auoir de l'eau qu'avec grande difficulté. Il y en auoit plusieurs qui vouloient y en faire conduire par canaux, d'autres qui en tiroient de diuerses choses, mais tout leur labour estoit en vain, car en ce lieu là on n'en pouuoit auoir, que si on en auoit, elle estoit inutile & veneneuse, sinon qu'elle fust tiree des rayons du Soleil & de la

Lune, ce que peu de gens ont peu faire, que si quelques-vns ont eu la fortune propice en cecy, ils n'en ont iamais peu tirer que les dix parties, car ceste eau estoit de telle façon admirable, qu'elle surpassoit la neige en blancheur, & croy moy que i'ay veu & touché, ce que ie dis, & en la contemplant ie me suis bien esmerueillé. Cependant que ceste co~templation occupe tous mes sens, & commence desia à me fatiguer, Neptune s'esuanouït, & m'apparut en sa place vn grand homme, au front duquel estoit escrit le nom de Saturne. Celuy cy prenant le vase puisa les dix parties de ceste eau, & inco~tinent il print du fruit de l'arbre Solaire, & le mit dans ceste eau, & ie vis ce fruit qui se consumoit dans ceste eau comme la glace se resout dans l'eau chaude, & ie luy demanday, Seigneur, ie voy icy vne chose merueilleuse, ceste eau est presque de rien, & neantmoins ie voy que le fruit de cest arbre se resout si doucement en icelle, à quoy sert tout cela? Il me respondit gracieusement: il est bien vray, mon fils, que c'est vne chose esmerueillable, mais il faut qu'il soit ainsi. Car ceste eau est l'eau de vie qui a puissance de meliorer les fruits de cest arbre, de façon qu'il ne sera plus besoin d'en planter, ny anter: car elle pourra par sa

seule odeur rendre les autres six arbres semblables à soy. En outre ceste eau est à ce fruit comme la femme à l'homme, car le fruit de cest arbre ne peut se pourrir ailleurs qu'en ceste eau. Et combien que le fruit soit vne chose precieuse & admirable, toutesfois s'il se pourrit dans ceste eau, il s'engendre par ceste putrefaction la Salamandre perseuerante au feu, le sang de laquelle est plus precieux que tous les thresors du monde. Ayant faculté de rendre fertiles les six arbres que tu vois, & rendre leurs fruits plus doux que le miel. Et ie luy dema~day: Seigneur, comme~t se faict cela? Le t'ay dit cy deuant (me dit-il) que les fruits de l'arbre Solaire sont vifs, sont doux, mais au lieu que maintena~t vn seul peut estre saoulé d'iceluy, apres qu'il a cuit dans ceste eau on en peut saouler mille. Et puis ie luy ay demandé, faut-il faire ceste cuisson à grand feu & long temps. Il me respond, que ceste eau auoit vn feu intrinseque, lequel s'il est aydé par vne chaleur continuelle il brusle trois parties de son corps, & n'en demeurera qu'vne si petite partie, qu'à grand'peine la pourroit-on imaginer. Mais en somme la cuisson se faict par l'experte industrie du Maistre, & ce par l'espace de sept mois premierement, & puis dix: Mais cependant apparoissent plu-

sieurs choses diuerses, & tousiours le cinquantesme iour apres le commencement plus ou moins. Et ie l'ay encores interrogé, Seigneur ce fruit peut-il estre cuit da~s quelques autres eaux, ou bien ne luy adioustes-on rien? Il me respond, il n'y a que ceste seule eau qui soit vtile en tout ce pays & en toute ceste Isle, nulle autre eau ne peut penetrer les pores de ceste pomme, & sçaches que l'arbre Solaire est sorti de ceste eau, laquelle est tiree des rayons du Soleil & de la Lune, par la force de nostre aymant. C'est pourquoy ils ont ensemble vne si grande sympathie & correspondance, que si on adioustoit quelque chose d'estrange il ne pourroit faire ce qu'il faict de soy-mesme. Il la faut donc laisser seule & ne rien luy adiouster que ceste pomme. Car apres la decoction, c'est vn fruit eternal & immortel ayant vie & sang, parce que le sang faict que les autres arbres steriles portent mesme fruit & de mesme nature que la pomme. Je luy dema~day en outre, Seigneur, ceste eau est elle tout par tout, & se peut-elle tirer en autre façon? il me respond, elle est en tous lieu, & personne du monde ne peut viure sans elle. Elle se tire par vn esmerueillable moyen, mais celuy est le meilleur qui se faict par la force de nostre Acier, lequel se

trouue au ventre d'Aries: Et ie luy dis, à quoi sert cela? il respond, deuant sa decoction c'est vn tres-grand venin, mais apres vne cuisson conuenable c'est vne souueraine medecine: Et alors il donne 29. grains de sang, desquels chaque grain te fournira huict cents soixante- quatre, du fruict de l'arbre solaire. Ie luy demanday, Ne se peut-il pas meliorer plus outre? Tesmoin l'ecriture Philosophique, dit-il, il peut estre exalté premierement iusques à dix, puis iusques à cent, à mille, voire iusques à dix mille: l'insistois, Ie vous prie, Seigneur, dites moy si plusieurs cognoissent ceste eau, & a-elle vn nom propre. Il se print à crier, peu de gens l'ont cogneuë, mais tous l'ont veuë, la voyent, & l'ayment. Elle a non seulement vn nom, mais plusieurs & diuers. Mais le vray nom propre qu'elle a, c'est qu'elle se nomme l'eau de nostre mer. L'eau de vie qui ne mouille point les mains. Ie luy demanday encores, D'autres personnes que les Philosophes en vsent-ils à autres choses? Toute creature, dit-il, en vse, mais inuisiblement. Naist-il quelque chose en icelle, luy dis-ie. D'icelle se font toutes les choses du monde, me dit-il, & viuent en icelle, mais à la verité dans elle il n'y a rien, sinon que c'est une chose qui se mesle avec toutes les choses

du monde, ie luy demanday, est-elle vtile sans le fruict de cest arbre? A cela il me dit, elle est à la verité inutile en cest oeuvre: car elle n'est amelioree qu'avec le seul fruict de cest arbre Solaire. Et alors ie commençay à le prier. Seigneur, ie vous prie, nommez-la moy si clairement & ouuertement que ie n'en puisse douter. Mais luy en esleuant sa voix, il cria si fort, qu'il m'esueilla, qui fut occasion que ie ne peus luy demander rien d'auantage, & il ne me voulut rien declarer d'auantage: & moy aussi ie ne t'en peux dire plus. Contente toy de ce que ie t'ay dit, car il n'est pas possible de parler plus clairement. Et si tu ne comprends ce que ie i'ay dit, iamais tu n'entendras les liures des Philosophes. Apres le subit & inesperé depart de Saturne, vn nouveau sommeil m'a surpris, & derechef Neptune m'apparut en forme visible. Et me felicitant de cest heureux rencontre dans les iardins des Hesperides me monstra vn Miroir dans lequel i'ay veu toute la Nature à descouuert. Apres plusieurs discours de costé & d'autre, ie le remerciay de ses bien-faits, de ce que par son moyen ie suis entré non seulement en cest agreable Iardin, mais i'ay encores eu l'honneur de deuiser avec Saturne, ce que i'auois désiré il y a long temps.

Mais d'autant qu'il me restoit encores quelques difficultez à soudre & desquelles ie n'auois peu estre esclaircy à cause de l'inesperé depart de Saturne, ie l'ay prié instamment de m'oster en ceste désirée occasion, le scrupule auquel i'estois, Et luy parlay en ceste façon: Seigneur, i'ay leu les liures des Philosophes qui afferment vnanimement que toute generatio~ se faict par masle & femelle, & neantmoins selon le songe que i'ay veu, Saturne ne mettoit dans nostre Mercure que le fruit de l'arbre Solaire, i'estime que comme Seigneur de la Mer, que vous sçauiez bien cela, ie vous prie de m'en resoudre. Il est vray mon fils, dit-il, que toute generation se faict au masle & femelle, mais à cause de la distraction des trois regnes de Nature, vn animal à quatre pieds naist d'vne façon & vn ver d'vne autre. Car encores que les vers ayent yeux, veuë, ouye & les autres sens, toutesfois ils naissent de putrefaction, & le lieu d'iceux ou la terre où ils se pourrissent est la femelle. De mesme en l'oeuure Philosophique, la mere de ceste chose est ceste eau que nous auo~s tant de fois repetee, & tout ce qui naist d'icelle, à la mode des vers, naist par putrefaction. C'est pourquoy les Philosophes ont créé le Phoenix & la Salemandre. Car s'il se

faisoit par la conception de deux choses, ce seroit vne chose subiette à la mort, mais d'autant qu'il se reuiuifie soy-mesme le corps premier estant corrompu, il en reüssit vn autre incorruptible. Car la mort des choses n'est rien plus que la separation du composé. Ce qui faict en ce Phoenix, qui se separe luy-mesme de son corps corruptible. Puis ie luy demanday encore, Seigneur, y a-il en ceste oeuvre choses diuerses ou composition de plusieurs choses? il n'y a qu'une seule & vnique chose, dit-il, à laquelle on n'adiouste rien sinon l'eau Philosophique, qui t'a esté manifestee en ton songe, laquelle doit estre dix fois autant pesant que le corps, & croy, mon fils, fermement & constamment que tout ce qui t'a esté reuelé par songe en ceste Isle selon la coustume de la region, n'estre nullement songe, mais la pure verité, laquelle te pourra estre descouuerte par l'assistance de Dieu, & l'experience, vray maistresse de toutes choses. Et comme ie voulois m'enquerir plus outre, apres m'auoir dit adieu, il me laissa sans response & resueillé dans la desiree region d'Eutopie. Et à toy aussi (amy Lecteur) te soit assez dit. Adieu.

Au seul Trium louanges & gloire.

Au Lecteur Beneuole.

N E t'enqueste point, ie te prie, amy Lecteur, qui est l'auteur de ce petit traité. Et moy aussi qui ie sois, il n'est point de besoin que tu le sçaches. Croy seulement pour asseuré que l'Autheur de ce petit Opuscule tient en sa possession, & a faict la pierre des Philosophes. Et y ayant entre luy & moy une sincere & mutuelle bien-veillance ie l'ay prié de m'expliquer les trois principes, Mercure, Soulfhre, & sel, & s'il faut chercher la dite pierre des Philosophes en ceux que nous voyons & qui sont communs, ou s'il y en a d'autres, qu'il me desclarast cela en paroles tres-claires, & vn stile non broüillé. Ce que m'ayant esté par luy promis, & que i'eus transcrit ce present traité à la desrobee, ie me suis persuadé que le faisant imprimer, bien que contre le gré de l'Autheur, qui est du tout hors d'ambition, les vrays Amateurs de la Philosophie m'en sçauroient bon gré, car ie m'asseure que l'ayant leu, ils se donneront mieux garde des imposteurs, & feront moins de pertes de temps, d'argent, d'honneur, & de bonne renommée. Que si i'apper-

çoy que les gens de biens & vrays Philosophes (car ie deteste vn tas de vulgaires Alchymistes) me sçachent bon gré de ma bonne volonté, ie tascheray de tirer de l'Auteur les autres deux principes & plusieurs autres choses. Cependant iouys de celuy-cy, Adieu.

F I N.

*Dialogue de Mercure, de l'Alchymiste,
& de Nature.*

IL aduint en vn certain temps que plusieurs Alchymistes firent vne assemblee, pour consulter & resoudre ensemblément comme ils pourroient faire la pierre Philosophale, & la preparer comme il faut, & ordonnerent entre-eux qu'vn chacun dist son opinion par ordre, & selon ce qui luy en sembleroit. Or est-il que ce concert & assemblee se fit au milieu d'vn beau Pré, à Ciel ouuert, & en vn iour beau, & serein. Estant donc là assemblez, plusieurs d'entre-eux furent d'advis que le Mercure estoit la premiere matiere de la pierre, les autres disoient que c'estoit

le soulfhre, & les autres autre chose. Neantmoins ceux qui opinoient pour le Mercure, estoit la plus forte, & emportoient presque le dessus, & se fondoient sur le dire des Philosophes qui crient incessamment, nostre Mercure, nostre Mercure, donnant occasion de croire qu'ils le tiennent pour la premiere matiere de la pierre. Comme donc ils alterquoient ainsi ensemblément, se trauaillans à faire croire chacun son opinion estre la meilleure, & attendans avec desir, ioye & impatience, la conclusion de leurs discours, il s'esleua vne grande tempeste, avec orages, gresles, & vents espouuantables, & extraordinaires, qui separerent ceste belle Congregation, renuoyant les vns & les autres en diuerses Prouinces, sans auoir faict aucune resolution par ensemble. Vn chacun donc d'iceux estant chez soy, a recommencé ses labeurs comme ils auoient accoustumé, cherchant la pierre des Philosophes, qui en vne chose, qui en vne autre, ce qui se continuë encores iusques au iourd'huy sans cesse & sans repos. Or vn d'iceux Philosophes, qui s'estoit trouué en ceste compagnie, se ressouuenant que plusieurs notables personnes d'icelle, estoient d'opinion qu'il falloit chercher la pierre des Philosophes au Mercure, dit en soy-mesme; en-

cores qu'il n'y ayt eu rien d'arresté & de conclu en nos discours, & qu'on aye fait aucune conclusion, si est-ce que ie trauailleray sur le Mercure, quoy qu'on en dise, & quand i'auray faict ceste benoiste pierre, alors la conclusion sera faicte, car ie vous aduertis que c'estoit vn homme qui parloit tousiours avec soy-mesme comme font les Alchymistes. Il commença donc à lire les liures des Philosophes, & entre-autres il tomba sur la lecture d'un liure d'Alain, qui traicte du Mercure, & par la lecture de ce beau liure, ce Monsieur le Philosophe deuint Alchymiste; mais Alchymiste sans conclusion. Il prend donc le Mercure, & se met à trauailler dessus. Pour le faire court, il le met dans vn vaisseau, & le feu dessous, le Mercure comme il a accoustumé s'enuole, & se resout en air. Mon pauvre Alchymiste, qui ignoroit la Nature du Mercure, commence à battre sa femme, bien & beau, luy reprochant qu'elle luy auoit desrobé son Mercure, car personne, ce disoit-il, ne pouuoit estre entré là dedans qu'elle seule. Ceste pauvre femme innocente, ne peut faire autre chose que s'excuser en pleurant, puis luy dit tout bas entre ses dents, Que Diable feras-tu de cela, dit pauvre badin, de la merde?

Mon Alchymiste prend derechef du Mercure, & le met dans vn vaisseau, & de crainte que sa femme ne le luy derobast, il le gardoit luy-mesme; mais le Mercure à son accoustumee s'enuole aussi bien ceste fois comme l'autre. Mais l'Alchymiste en lieu d'estre fasché de la fuite de son Mercure, s'en resiouit grandement, pour ce qu'il se ressouuint qu'il auoit leu que la premiere matiere de la pierre deuoit estre volatile. Et partant il se persuada, & creut entierement, que désormais il ne pouuoit plus faillir, tant qu'il trauailleroit sur ceste matiere, & deslors il commença à traicter hardyement le Mercure, apprint à le sublimer, apprint à le calciner d'admirable façon, tantost par les Sels, tantost par le Soulfhre, puis le mesloit tantost avec les metaux, tantost avec des minieres, puis avec du sang, puis avec des cheveux, puis le maceroit avec les eaux forts, avec des jus d'herbes, avec de l'vrine, avec du vinaigre, mais le pauvre bon-homme n'a peu rien trouuer qui reüssist à son intention, ny qui le contentast, encores qu'il n'eust rien laissé en tout le monde avec quoy il n'eust essayé de coaguler, & fixer ce beau Mercure. Voyant donc qu'il n'auoit rien faict, & qu'il ne pouuoit rien faire, reduit presque au desespoir il

com-

commença à songer, & se ressouvint d'avoir leu dans les Autheurs que la matiere estoit de si vil prix qu'elle se trouuoit dans les fumiers, & dans les retraits, si bien qu'il recommença à trauailler de plus belle, & mesler ce pauvre Mercure, avec toutes sortes de fientes, tant humaines que d'autres animaux, tantost séparément, tantost toutes ensemble. En fin, apres auoir bien peiné, sué, & tracassé, apres auoir bien tourmenté le Mercure, & s'estre bien tourmenté soy-mesme, il s'endormit plein de diuers pensemens, & agité de diuerses cogitations. Or en songe il luy apparut vne vision, c'est qu'il arriua vers luy vn bon vieillard, qui le salua, & luy dit familièrement. Mon amy dequoy vous contristez vous? Auquel il respondit, Monsieur, ie voudrois volontiers faire la pierre Philosophale. Le vieillard luy replique, ouy mon amy, voila vn bon souhait, mais ce n'est pas tout, avecques quoy la voulez-vous faire la pierre des Philosophes? *L'Alchymiste.* Avec le Mercure Monsieur. *Le vieillard.* Mais avecques quel Mercure? *L'Alch.* Ha! Monsieur, pourquoy me demandez-vous avecques quel Mercure, car il n'y en a qu'vn? *Le vieill.* Il est vray, mon Amy, qu'il n'y a qu'vn Mercure, mais diuersifié par les diuers lieux où il se

trouue, & tousiours vne partie plus pure que l'autre. *L'Alch.* O Monsieur, ie sçay tres-bien comme il le faut purger, & nettoyer, avec le sel & vinaigre, avec le nitre, & le vitriol. *Le vieill.* Et moy ie vous dis & vous declare mon bon Amy, que ceste purgation ne vaut rien, & n'est point la vraye, & que ce Mercure là ne vaut rien, & n'est point le vray. Vrayment les hommes sages & vrays Philosophes ont bien vn autre Mercure, & vne autre purgation, & apres auoir dit cela, il s'esuanoüit, & n'apparut plus. Mon pauure Alchymiste resueillé qu'il fut, ayant perdu & son songe, & son sommeil, se print à penser profondement quelle pouuoit estre ceste vision, & quel pouuoit estre ce Mercure des Philosophes, mais il ne peut rien excogiter, que ce Mercure vulgaire, & disoit en soy mesme; O mon Dieu, si i'eusse peu parler plus long temps avec ce bon vieillard, sans doute i'eusse descouuert quelque chose. Il recommença donc encores ses labeurs, ie dis ses sales labeurs, broüillant tousiours son Mercure avec de la merde, tantost de la sienne propre, tantost d'enfans ou d'autres animaux, & ne manquoit point de venir tous les iours vne fois au lieu où il auoit veu ceste vision, pour essayer s'il pourroit point enco-

res parler avec son vieillard, & là quelques fois il faisoit semblant de dormir, & fermoit les yeux en l'attendant, mais comme le vieillard ne venoit point, il estima qu'il eust peur, & qu'il ne creust pas qu'il dormist, & commença à iurer, Monsieur, Monsieur le Vieillard, n'ayez point de peur, ma foy ie dors, regardez plustost à mes yeux, si vous ne me voulez croire; voila-t'il pas vn sage personnage. En fin ce miserable Alchymiste apres tant de labeurs, & la perte & consommation de tous ses biens, s'en alloit petit à petit perdre l'entendement, songeant tousiours à son Vieillard, si bien qu'vn iour entre-autres, à cause de ceste grande & forte imagination, il s'endormit, & en songe il luy apparut vn fantosme en la forme de ce vieillard, qui luy dit: Ne perdez point courage, mon amy, ne perdez point courage, vostre Mercure est bon, & vostre matiere aussi est bonne, mais si ce meschant ne vous veut obeyr, coniurez le. Quoy, vous estonnez-vous de cela? Hé! n'a-t'on pas accoustumé de coniurer les serpens, pourquoy ne coniurera-on pas aussi bien le Mercure? Et aya~t dit cela, le fantosme s'en voulut aller, mais l'Alchymiste pensant l'arrester, s'escria si fort, Ha! Monsieur atte~dez, qu'il s'esueilla soy-mesme & perdit par

ce moyen & son songe, & son esperance, neantmoins il fut bien consolé de l'aduertissement que luy auoit donné le fantosme. Il prend donc vn vaisseau plein de Mercure, & commence à le coniurer de terrible façon, comme luy auoit enseigné le fantosme en son sommeil, & se ressouuenant qu'il luy auoit dit qu'on coniuroit bien les serpens, il s'imagina qu'il le falloit coniurer tout de mesme que les serpens. Qu'ainsi ne soit, disoit-il, ne peint-on pas le Mercure avec des Serpens entortillez en vne verge. Il prend donc son vaisseau plein de Mercure, & commence à dire. Vx. Vx. Os. Tas, &c. Et là où la coniuration porte le nom de serpent, il y mettoit celuy de Mercure, disant: *Et tu Mercuri nequisima bestia*, &c. c'est à dire, & toy Mercure, meschante beste, &c. Ausquelles paroles le Mercure se print à rire, & parler, disant, Venez ça, Monsieur l'Alchymiste, qu'est-ce que vous me voulez?

Ma foy vous auez grand tort

De m'y tourmenter si fort.

L'Alch. Ho, ho, meschant coquin, que tu es, tu m'appelles à ceste heure Monsieur, quand ie te touche au vif, ie t'ay donc trouué vne bride, atten, atten vn peu, pardieu ie te feray bien chanter vne autre chan-

son. Et ainsi il commença à parler plus hardiment au Mercure, & comme tout furibond & en colere, il luy dit, viença, ie te coniure par le Dieu viuant, es-tu pas le Mercure des Philosophes? Le Mercure tout tre-blant, luy respond, ouy Monsieur, ie suis le Mercure des Philosophes. *L'Alch.* Pourquoi donc, meschant garnement que tu es, pourquoi ne m'as-tu pas voulu obeyr, & pourquoi ne t'ay-ie pas peu fixer? *Le Merc.* Ha! mon tres magnifique & honoré Seigneur, pardonnez à moy pauvre miserable, c'est que ie ne scauois pas que vous fussiez si grand Philosophe. *L'Alch.* Pendart, & ne le pouuois-tu pas bien sentir, & comprendre par mes labeurs infinis, & par mes procedures qui estoient si Philosophiques. *Le Merc.* Cela est vray, Monseigneur, mais ie me voulois tousiours cacher, & fuir vos lie~s, mais ie voy bien pauvre miserable, que ie suis, qu'il m'est impossible d'euter que ie ne paroisse en la presence de mon tres-magnifique & honoré Seigneur.

L'Alch. Ha! Monsieur le galant, tu as donc trouué vn Philosophe à ceste heure. *Le Merc.* Ouy, Monseigneur, ie voy bien voirement, & à mes despens, que vostre excellence est vn tres-grand Philosophe. Mon Alchymiste donc se resiouyssant en son coeur, commence

à dire en soy-mesme, pardieu i'ay trouué ce que ie cherchois. Puis se retournant vers le Mercure, il commença à luy dire d'une voix terrible, ça ça traistre me seras-tu donc obeyssant à ceste fois? Regarde bien à ce que tu as à faire, car autrement ie te. *Le Merc.* Monseigneur ie vous obeyray tres-volo~tiers si ie peux, car certes ie suis desia fort debile.

L'Alch. Comment, coquin, tu t'excuses desia?

Le Merc. Non fais dea, Monsieur, ie ne m'excuse pas, mais ie languis. *L'Alch.* Qu'est-ce qui te fait mal?

Le Merc. L'Alchymiste me fait mal.

L'Alch. Et quoy traistre vilain, tu te moques encores de moy?

Le Merc. Ha! Monseigneur, à Dieu ne plaise que ie me mocque de vous, ie parle de l'Alchymiste, & non pas de vous, vous estes trop grand Philosophe. *L'Alch.*

Bien, bien, tu as raison, cela est vray. Mais vie~ça dy moy que t'a t'il fait cest Alchymiste?

Le Merc. Ha! Monsieur il m'a faict mille maux, car il m'a meslé & broüillé avec tout plein de choses qui me sont contraires, ce qui m'empesche de pouuoir monstrier mes forces, car il m'a tant tourmenté que ie suis presque reduit à la mort. *L'Alch.* Tu merites tous ces maux, & encores de plus grands, ourquoy n'es-tu obeyssant?

Le Merc. Moy, Monseigneur, Jamais ie ne fus desobeyssant à vn Philo-

sophe, quel qu'il ayt esté, mais que sert cela, il faut confesser la verité, mon naturel est tel, que ie me mocque volontiers des fols.

L'Alch. Et quelle opinion as-tu de moy?

Le Merc. De vous, Monseigneur, vous estes un grand personnage, tres-grand Philosophe, surpassant en doctrine & sapience, voire mesme Hermes. *L'Alch.* Certainement cela

est vray, ie suis homme docte, mais ie ne me veux pas loüer moy-mesme; mais ma femme me l'a bien dit ainsi, que i'estois vn fort docte

Philosophe, elle a cogneu cela de moy, ceste bonne femme. *Le Merc.* Ie le croy bien Monsieur, car tels doiuent estre les vray

s Philosophes, qu'ils deuiennent insensez à force de sagesse, de prudence, & de labeur. *L'Alch.* Là, là, ce n'est pas tout, dy moy vn peu, que feray-

je de toy, co~me~t en pourray-ie faire la pierre des philosophes? *Le Merc.* Aussi vray Monseigneur, ie n'en sçay rien. Vous estes Philo-

sophe, vous le deuez sçauoir, pour moy ie ne suis que pauvre seruiteur des Philosophes,

ils font tout ce qu'il leur plaist faire de moy, & ie leur obey en ce que ie peux. *L'Alch.* Tout cela est bel & bon, mais tu me dois dire comment ie dois proceder pour faire de toy la pierre des Philosophes. *Le Merc.* Monsei-

gneur, ie ne vous peux dire autre chose, si

vous le sçaez, vous le ferez, si vous ne le sçaez, vous ne ferez rien; voila tout ce que vous aurez de moy. *L'Alch.* Comment, pauvre malotru, tu parles avec moy, comme avec vn simple homme. Peut-estre ignores-tu que i'ay trauaillé chez les grands Princes, & qu'ils m'ont eu en estime d'vn fort grand Philosophe. *Le Merc.* Je le croy facilement Monseigneur, car ie sais bien que ie suis encores tout soüillé, & tout empuanty, par les meslanges de vos beaux labeurs. *L'Alch.* Dy moy donc si tu es le Mercure des Philosophes.

Le Merc. Pour moy, ie sçay bien que ie suis Mercure, mais si ie suis celuy des Philosophes, c'est à vous à le sçauoir. *L'Alch.* Dy moy seulement si tu es le vray Mercure, ou s'il y en a vn autre, & ainsi il s'esuanoüit. Mon pauvre Alchymiste bien dolent, commence à parler & crier, mais personne ne luy respond, & puis pensant en soy-mesme, certainement ie cognois à ceste heure que ie suis fort homme de bien, puis que le Mercure a parlé avec moy, certes il m'ayme. Il recommence donc derechef à trauailler diligemment, & de sublimer le Mercure, & de le distiller, de le calciner, de le turbifier, de le precipiter, & dissoudre de façons admirables, & avec eaux diuerses, mais comme deuant en vain il s'est

efforcé & n'a fait autre chose que consommer son temps, & son bien. Et partant il commença à maudire le Mercure, & blasphemer contre la nature de ce qu'elle l'auoit créé. Mais la Nature oyant ces blasphemes, elle appella le Mercure à soy, & luy dit, qu'as-tu fait à cest homme qu'il te maudit & blaspheme contre moy? que ne fais-tu ce que tu dois. Mais le Mercure s'excusa fort modestement, & la Nature luy commanda d'estre fort obeïssant aux enfans de la science, qui le recherchent; ce que le Mercure luy promit faire, & dit, Mere Nature, qui est-ce qui pourra contenter les fols? La Nature se sousriant s'en alla, & le Mercure qui estoit en colere contre l'Alchymiste, s'en alla aussi.

Quelques iours apres il tomba en l'esprit de Monsieur l'Alchymiste qu'il auoit oublié quelque chose, il reprend donc encores ce pauvre Mercure, & le mesle avec de la merde de pourceau. Mais le Mercure fâché de ce qu'il auoit esté accusé mal à propos deuant la Mere Nature, se print à crier, & dit, viença maistre fol, que veux-tu auoir de moy, pourquoy m'as tu accusé? *L'Alch.* Es-tu celuy-là que ie desire tant de voir? *Le Merc.* Ouy, ie le suis, mais ie te dis que les aueugles ne me peuuent voir. *L'Alch.* Je ne suis point aueu-

gle moy. *Le Merc.* Si es en verité, & grandement aueugle, car tu ne te vois pas toy mesme, à grand' peine me pourrois-tu voir.

L'Alch. Voy, voy, depuis quand es-tu deuenu si superbe? Je parle auec toy, le plus modestement qu'il m'est possible, & tu me mesprises.

Peut-estre ne sçais-tu pas que i'ay trauaillé auec les grands Princes, & qu'ils m'ont en opinion d'estre Philosophe? *Le Mercure.* C'est à la

cour des grands Princes, que courent ordinairement les fols, car là ils sont honorez, & en estime par dessus tous autres, tu as donc aussi esté à la cour? *L'Alch.* Ha, sans

doute tu es vn diable, & non pas Mercure, puis que tu veux parler comme cela, auec les Philosophes, voila comme tu m'as trompé cy-deuant.

Le Merc. Mais dy moy, par ta foy cognois-tu les Philosophes. *L'Alch.* Demandes-tu si ie cognois les Philosophes, ie suis moy-mesme Philosophe? *Le Merc.* Ha, ha, ha,

voicy vn Philosophe que nous auons de nouveau, & bien, bien, Monsieur le Philosophe, dittes moy donc, que cherchez vous,

que voulez vous auoir, que desirez-vous de faire. *L'Alch.* Belle demande, ie veux faire la pierre des Philosophes. *Le Merc.* Mais auec

quelle matiere veux-tu faire la pierre des Philosophes? *L'Alch.* Auec quelle matiere,

uec no-

stre Mercure? *Le Merc.* Garde toy bien de dire comme cela, car si tu parles ainsi, ie m'enfuiray, car ie ne suis pas vostre. *L'Alch.* O pardieu, tu ne peux estre autre chose qu'un diable qui me veut seduire. *Le Merc.* Certainement, mon Philosophe, c'est toy qui m'es pire qu'un diable, & non pas moy, car tu m'as traicté tres-meschamment, & d'une maniere diabolique. *L'Alch.* O qu'est-ce que i'entens, certes c'est là un demon, car ie n'ay rien fais, que selon les escrits des Philosophes, & ie suis tres-bon Operateur. *Le Merc.* Vrayment, ouy, tu es un bon Operateur, car tu fais plus que tu ne sçais, & que tu ne lis dans les liures. Car les Philosophes disent tous unanimement qu'il faut mesler les Natures avec les Natures, & hors la Nature, ils ne commandent rien. Et toy, au contraire tu m'as meslé avec toutes les choses les plus sordides, puantes, & infectes, qui soyent au monde, ne craignant point de te souiller avec toutes sortes de fientes, pourueu que tu me tourmentasses. *L'Alch.* Tu as menty, ie ne fais rien hors de la Nature, mais ie seme la semence en sa terre, comme disent les Philosophes. *Le Merc.* Ouy, vrayment, tu es un beau semeur, tu me semes dans de la merde, & le temps de la moisson venu, ie m'enuole, & toy tu ne moissonnes que

de la merde. *L'Alchymiste*. Mais les Philosophes ont escrit neantmoins qu'il falloit chercher leur matiere dans les fumiers, & dans les retraits. *Le Merc.* Ce qu'ils ont escrit, est vray, & tu le prens à la lettre, ne regardant que les syllabes, sans te soucier de leur intention.

L'Alch. Je commence à comprendre qu'il peut estre que tu es Mercure, mais tu ne me veux pas obeyr, & alors recommença à le coniurer derechef, disant, Vx. Vx. Os. tas, &c. Mais le Mercure luy respondit en riant, & se mocquant de luy. Tu as beau dire Vx. Vx. tu ne profites de rien mon amy, tu ne gagnes rien. *L'Alch.* Ce n'est pas sans occasion qu'on dit de toy, que tu es admirable, que tu es inconstant & volatil. Je te vas donner la resolution là dessus. Je suis constant à vn Opeateur, & artiste constant, ie suis fixe à vn esprit fixe. Mais toy & tes semblables estes de vrayes giroüetes, vagabondant d'une chose en une autre, d'une matiere en une autre.

L'Alch. Dy moy donc si tu es le Mercure duquel les Philosophes ont escrit, & assuré qu'il estoit le principe de toutes choses, avec le soulfre & le sel, ou bien s'il en faut chercher vn autre. *Le Merc.* Certainement, le fruit ne tombe pas loin de son arbre, mais ie ne cherche point ma gloire. Escoute moy bien,

ie suis le mesme que i'ay esté, mais mes annees sont diuerses. Dés le commencement i'ay esté ieune, aussi long temps comme i'ay esté seul, maintenant ie commence à estre vieil, & si suis le mesme que i'ay esté. *L'Alch.* Ha, ha, tu me plais à ceste heure, de dire que tu commences à vieillir, car i'ay tousiours cherché le Mercure qui fust le plus meur, & le plus fixe, afin de me pouuoir plus facilement accorder avec luy. *Le Merc.* En verité, mon bon amy, c'est en vain que tu me recherches, & visites en ma vieillesse, puis que tu ne m'as pas cogneu en ma ieunesse. *L'Alch.* Qu'est-ce que tu dis, que ie ne t'ay pas cogneu en ta ieunesse? Et ie n'ay cessé de te manier en tant de diuerses façons, comme toy-mesme le confesses; & assure toy que ie ne suis pas encores las, & que ie te feray pis que ie n'ay fait iusques à ce que i'ay accompli l'oeuvre des Philosophes. *Le Merc.* O miserable que ie suis, que feray-ie; ce fol icy me meslera peut-estre avec de la merde encore, l'apprehension seule m'en tourmente desia. Hé, Monsieur le Philosophe, ie te prie au moins d'une chose, ne me mesle pas avec de la merde de pourceau, autrement me voila perdu, car ceste puanteur là me contraint à changer ma forme. Et que diable veux-tu que ie face d'avan-

tage, ne suis-je pas assez tourmenté? ne t'obéis-je pas? ne me meslay-je pas avec tout ce que tu veux, ne suis-je pas sublimé, ne suis-je pas précipité, ne suis-je pas Turbith, ne suis-je pas Amalgame, quand il te plaist, ne suis-je pas en fin tout ce que tu veux? que demandes-tu d'avantage de moy? Mon corps est de telle façon, craché, souillé, & flagellé, que mesme vne pierre auroit pitié de moy, tu tires de moy du lait, tu tires de moy de la chair, tu tires de moy du sang, tu tires de moy du beurre de l'huile, de l'eau, & bref que ne tires-tu point de moy? & lequel est-ce de tous les métaux, ny de tous les minéraux, dy gros butor, qui puisse faire ce que je fais moy seul? Et il n'y a point de miséricorde avec moy. O quelle pitié! *L'Alch.* Vrayment, tu m'en contes bien, tout cela ne te nuit point, car tu es meschant, & quelque forme que tu prennes en apparence; ce n'est que pour nous tromper, car tu retournes tousiours en ta premiere forme. *Le Merc.* Tu es vn mauvais homme, de dire cela, car je fay tout ce que tu veux. Si tu veux que je sois corps, je le suis, si tu veux que je sois poudre, je la suis. Je ne sçay en quelle façon m'humilier d'avantage, que de deuenir poudre, & ombre, pour t'obeyr. *L'Alch.* Dy moy donc quel tu

es en ton centre, & ie ne te tourne~teray plus.
Le Merc. Ie voy bien, que ie serais contraint de parler fondamentalement avec toy. Si tu veux, tu me peux entendre, & comprendre mes paroles, escoute les donc. Tu vois ma forme à l'exterieur, tu n'as que faire de cela. Mais quand à ce que tu m'interroges de mon centre, ie te veux respondre cathégoriquement. Mon centre est le coeur tres-fixe de toutes les choses, immortel, & penetrant, en icelui est le repos de mon Seigneur. Mais moy, ie suis la voye, le precurseur, le pelerin, le domestique, le fidele à mes compagnons, qui ne laisse point ceux qui m'accompagne~t, mais demeure avec eux, & peris avec eux. Ie suis vn corps immortel, & si ie meurs quand on me tuë, mais ie ressuscite au iugement par deuant vn Iuge sage, & discret.

L'Alch. Tu es donc la pierre des Philosophes.

Le Merc. Ma mere est telle. D'icelle naist artificiellement vn ie ne sçais quoy, mais mon frere qui habite dans sa forteresse, a en son vouloir, tout ce que veut le Philosophe.

L'Alch. Mais dy moy es-tu vieil? *Le Merc.* Ma mere m'a engendré, mais ie suis plus vieil que ma mere. *L'Alch.* Qui diable te pourroit entendre? Tu ne respons iamais à propos, tu me contes tousiours des paraboles. Dy moy

en vn mot, si tu es la fontaine, de laquelle Bernard Comte Treuisan a escrit si solemnellement. *Le Merc.* Je ne suis point fontaine, mais ie suis eau, c'est la fontaine qui m'enuironne.

L'Alch. L'or se dissout-il en toy, puis que tu es eau? *Le Merc.* J'aime tout ce qui est avec moy, comme mon amy, & tout ce qui naist avec moy, ie luy donne nourriture, & tout ce qui est nud, ie le couure de mes aisles.

L'Alch. Je voy bien qu'il n'y a pas moyen de parler avec toy, ie te demande vne chose, tu me respons d'vne autre. Si tu ne me veux mieux respondre que cela, ie te vay encores sangler mieux que deuant. *Le Merc.* Hé, mon bon Monsieur, soyez moy pitoyable, ie te dirais librement ce que ie sçay. *L'Alch.* Dy moy donc si tu crains le feu? *Le Merc.* Si ie crains le feu, ie suis feu moy-mesme. *L'Alch.* Pourquoi t'enfuis-tu donc du feu? *Le Merc.* Ce n'est pas que ie m'enfuie, mais mon esprit, & l'esprit du feu s'entr'ayment, & tant qu'ils peuuent l'un accompagne l'autre. *L'Alch.* Et où t'en vas-tu, quand tu montes avec le feu? *Le Merc.* Ne sçais-tu pas qu'un pelerin tend tousiours du costé de son païs, & quand il est arriué d'où il est sorty, il se repose, & retourne tousiours plus sage, qu'il n'estoit.

L'Alch. Et quoy? retournes-tu do~c quelques-fois?

fois? *Le Merc.* Il retourne voirement, mais en vne autre forme. *L'Alch.* Il n'entens point cela, & touchant le feu ie ne sçay que c'est.

Le Merc. Si il y a quelqu'un qui cognoisse le feu de mon coeur, celuy-là cognoistra que le feu (c'est à dire vne deüe chaleur) est ma vraye viande, & tant plus long temps l'esprit de mon coeur mange de feu, tant plus gras deuient-il, duquel la mort, & puis apres la vie de toutes les choses qui sont au regne où ie suis. *L'Alch.* Es-tu grand? *Le Merc.* Pren l'exemple de moy-mesme, de mille & mille gouttelettes, ie me ressemble en vn, & d'un ie me resous vn mille & mille gouttelettes, comme tu vois mon corps deuant tes yeux: si tu sçais ioüer avec moy, tu me peux diuiser en tout autant de parties que tu voudras, & derechef ie seray vn. Que seras-ce donc de mon esprit intrinseque, qui est mon coeur, & mon centre lequel tousiours d'une petite partie en produit plusieurs milliers? *L'Alch.* Et comment donc faut-il proceder avec toy pour te rendre tel que cela? *Le Merc.* Il est feu en mon interieur, le feu est ma viande, & le feu est ma vie, & la vie du feu est l'air, car sans l'air le feu s'esteint. Le feu est plus fort que l'air, c'est pourquoy ie ne suis point en repos, & l'air cru ne me peut coaguler ny

restraindre, adioust l'air avec l'air, afin qu'ils soient vn, & qu'ils ayent poids, conioints-le avec le feu chaud, & le donne au temps pour le garder. *L'Alch.* Qu'arriuera-il apres tout cela? *Le Merc.* Le superflu s'ostera, & le reste tu le brusleras avec le feu, & le mettras dans l'eau, & puis le cuiras, & estant cuit tu le donneras hardiment en medecine aux malades. *L'Alch.* Tout cela & rien, c'est tout vn, tu ne respons point à mes questions, ie vois bien que tu ne veux seuleme~t que me tromper avec tes paraboles. Ca ma femme apporte moy de la merde de pourceau, que ie traicte ce maistre galand de Mercure à la nouuelle façon, pardieu ie luy feray bien dire comme il faut faire la pierre des Philosophes.

Le pauvre Mercure ayant ouy tous ces beaux discours, commence à se lamenter & plaindre de ce bel Alchymiste, s'en va à la mere Nature, & accuse cest ingrat Operateur. La Nature croit son fils Mercure qu'elle sçait bien estre veritable, & toute en colere elle appelle l'Alchymiste? hola, ho, où es-tu maistre Alchymiste? *L'Alch.* Qui est-ce qui m'appelle? *La Nat.* Viença maistre fol qu'est-ce que tu fais avec mon fils Mercure? pourquoy le tourmentes-tu? pourquoy lui fais

tu tant d'iniures, luy qui desire te faire tant de bien, si seulement tu le voulois entendre?

L'Alch. Qui diable est cest impudent qui me tance si aigrement, moy qui suis vn si grand homme, & si excellent Philosophe? *Nat.* O fol, le plus fol de tous les hommes, plein d'orgueil, & la lie des Philosophes, c'est moy qui cognois les vrais Philosophes, & les vrais sages que i'ayme, & ils m'ayment aussi reciproquement, & font tout ce qu'il me plaist, & m'aydent en ce que ie ne peux. Mais vous autres Alchymistes, du nombre desquels tu es, vous faites tout ce que vous faites sans mon sceu, & sans mon consentement, & contre mon dessein, aussi tout ce qui vous arriue est au contraire du vostre. Vous estimez que vous traitez bien, mes enfans, ains vous ne faites rien qui vaille. Mais si vous considerez bien, vous ne les traitez pas, ains ce sont eux qui vous manient à leur volonté, car vous ne sçauiez & ne pouuez rien faire d'eux, eux au contraire font de vous quand il leur plaist des insensez, & des fols. *L'Alch.* Cela n'est pas vray. Je suis Philosophe, & sçay fort bie~ trauailler, i'ay esté avec plusieurs Princes; qui ont fait estat de mon sçauoir, ma femme le sçait bien. Je ne m'en soucie point, i'ay vn liure manuscrit, qui a esté caché

plusieurs centaines d'annees dans vne muraille, ie sçais bien en fin que i'en viendray à bout, & que ie sçauray la pierre des Philosophes, car cela m'a esté reuelé en songe. Je ne songe iamais que choses vrayes, tu le sçais bien ma femme. *Nat.* Tu feras comme les autres tes compagnons, qui au commencement sçauent tout ou presument sçauoir, & à la fin il n'y a rien de plus ignorant, ny de si asne. *L'Alch.* Si tu es toutesfois la vraye Nature, c'est de toy de qui on faict l'oeuure.

La Nat. Cela est vray, mais ce sont seulement ceux qui me cognoissent, qui sont en petit nombre. Et ceux-là n'ont garde de tourmenter mes enfans, ne font rien qui empesche mes actions, ains font tout ce qui me plaist, & qui augmente mes biens, & guerit les corps de mes enfans. *L'Alch.* Ne fais-je pas comme cela? *Nat.* Toy, tu fais tout ce qui m'est contraire, & procede avec mes fils contre ma volonté. Tu tûes, là où tu deurois reuiuifier. Tu sublimes, là où tu deurois figer, tu distilles, là où tu deurois calciner, principalement le Mercure qui m'est vn bon & obeyssant fils, avec combien d'eaux corrosiues & veneneuses l'affliges-tu? *L'Alch.* Ne procedois-je pas avec iceluy tout doucement par digestion tant seulement. *Nat.*

Cela va bien ainsi que tu l'entens, sinon tu ne luy nuiras pas, mais à toy-mesme & à tes folles despenses. Celuy est tout autant d'estre meslé avec de la fiente, comme avec de l'or, tout de mesme que la pierre precieuse, à qui la fiente ne nuit point, elle demeure tousiours ce qu'elle est, car estant lauee elle est aussi resplendissante qu'auparauant. *L'Alch.* Tout cela, n'est rien, ie voudrois bien faire la pierre des Philosophes. *Nat.* Ne traittes donc point si cruellement mon fils Mercure. Car il faut que tu sçaches que i'ay plusieurs fils & plusieurs filles, & que ie suis prompte à secourir ceux qui me cherchent, s'ils en sont dignes. *L'Alch.* Dittes moy donc qui est ce Mercure? *Nat.* Sçache que ie n'ay qu'un fils qui soit tel, il est un de sept, & le premier de tous, & mesme il est toutes choses, & luy qui estoit un, n'est rien, & si son nombre est entier. En iceluy sont les quatre Elements, luy qui n'est pas toutesfois Element, il est esprit, luy qui est neantmoins corps. Il est masle, & fait neantmoins office de femme, il est enfant, & porte les armes d'un homme, il est animal, & a neantmoins les aisles d'un oiseau. C'est un venin, & neantmoins il guerit la lepre, il est la vie, & neantmoins il tuë tout, il est Roy, & si un autre possede son Royaume,

il s'enfuit au feu, & neantmoins le feu est tiré d'iceluy, c'est vne eau, & il ne mouille point, c'est vne terre, & neantmoins il est semé, il est l'air, & il vit de l'eau. *L'Alch.* Je voy bien maintenant que ie ne sçais rien, mais ie ne l'ose dire: car ie perdrois ma bonne reputation, & mon voisin ne voudroit plus fournir aux frais, s'il sçauoit que ie sceusse rien. Je ne laisseray pas de dire que ie sçay quelque chose, autrement au diable l'vn qui me voudroit auoir donné vn morceau de pain, & plusieurs esperent de moy beaucoup de biens. *Nat.* En fin que penses-tu faire encores que tu prolonges tes tromperies, tant que tu voudras, il viendra toutesfois vn iour, qu'vn chacun te redemandera ce que tu luy auras cousté. *L'Alch.* Je les repaistray d'esperance tant que ie pourray, & ceux que ie ne pourray, &c. *Nat.* Mais à la parfin, quoy? *L'Alch.* Cependant à cachette & sans faire semblant de rien, i'essayeray diuers labeurs, s'ils succedent tant mieux, ie les paieray, sinon tant pis, ie m'en iray en vn autre Prouince, & en feray encores de mesme. *Nat.* Tout cela ne veut rien dire, car encores faut-il vne fin. *L'Alch.* Ha, ha, ha, il y a tant de Prouinces, il y a tant d'auaricieux, ie leur promettray à tous des montagnes dor, & ce en peu de

temps, & cependant la mort arriuera. *Nat.*
En verité tels Philosophes n'attende~t qu'vne
corde, va t'en à la mal'-heure, & mets fin en ta
telle quelle Philosophie au plustost que tu
pourras. Car par ce seul conseil tu ne trom-
peras ny moy qui suis la Nature, ny ton pro-
chain, ny toy-mesme.

F I N.